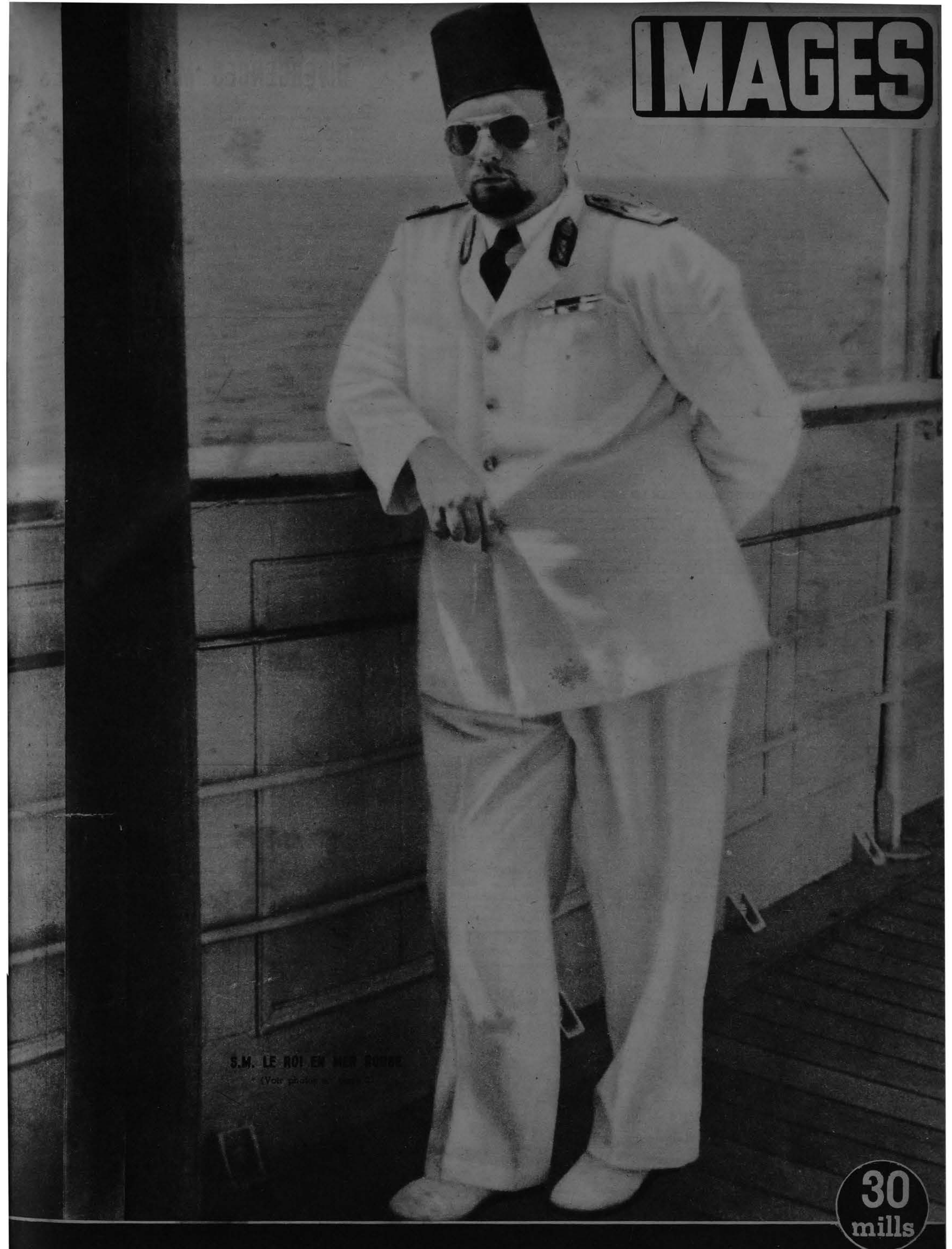
IMAGES



S.M. LE ROI EN MER ROUGE
(Voir [illegible])

30 mills

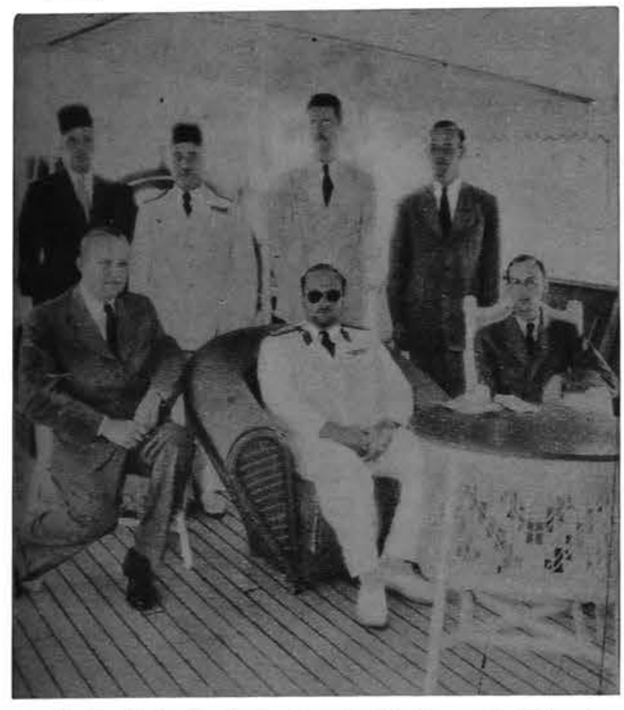
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 841 — LE CAIRE (EGYPTE) — 21 OCTOBRE 1945



LA CROISIÈRE ROYALE EN MER ROUGE

Après un périple de quarante jours en mer Rouge, au cours duquel S.M. le Roi fit plusieurs escales où Il reçut l'accueil le plus enthousiaste de la part des populations, le Souverain a regagné Alexandrie. C'est dans la nuit du 8 septembre que les deux yachts royaux « El Mahroussa » et « Fakhr el Bihar », escortés de l'aviso « Fawzia », appareillèrent de Suez. Quelques jours après, le convoi royal atteignait Djeddah où il fut salué par une salve de coups de canon. Ce furent ensuite diverses visites sur la côte arabe où les honneurs furent rendus à Sa Majesté. Le voyage du Souverain marquera une date dans tous les pays qui eurent le bonheur de le recevoir. Ci-dessus : S.M. le Roi et l'Impératrice Fawzia dans le canot où Ils ont pris place à leur débarquement à Ismaïlia où la population leur a réservé l'accueil le plus chaleureux.



A Djeddah, Sa Majesté a invité le corps diplomatique à prendre le thé à bord du yacht royal « Fakhr el Bihar ». Voici quelques notabilités à bord.



A Djeddah, le Souverain ayant, à sa droite, l'Emir Mansour et, à sa gauche, l'Emir El Badan pacha. Au second plan : le Dr Youssef Rachad médecin privé du Roi.



LE PRÉSIDENT DU LIBAN EN TOURNÉE

Le cheikh Bichara El Khoury, président de la République libanaise, a récemment effectué une tournée officielle dans le Liban nord où il fut accueilli par la population avec le plus vif enthousiasme. Voici le Président, debout dans sa voiture, saluant la foule massée sur son passage. Ce voyage a été un succès.

L'actualité politique

DIVERGENCES MOMENTANÉES

Plus de deux semaines se sont écoulées depuis la séparation des ministres des Affaires Etrangères. Les révélations faites pendant ce temps permettent de considérer dans ses proportions véritables l'échec de la Conférence de Londres.

Il nous faut relever tout d'abord que la Conférence s'acquitta d'une grande partie de sa tâche. Des accords furent réalisés sur divers problèmes épineux, parmi lesquels on peut citer le traité de paix avec la Finlande, les réparations à exiger de l'Allemagne, la reconnaissance des gouvernements autrichien et hongrois ; le traité de paix avec l'Italie et les questions balkaniques furent l'objet d'un examen préliminaire. Décisions de principe et décisions définitives témoignent d'un esprit d'entente et de coopération entre les cinq puissances.

Cet aspect constructif des travaux de la Conférence a néanmoins cédé le pas devant l'incapacité des Anglo-Américains et des Russes à se mettre d'accord sur la question de procédure, ce qui non seulement entraîna l'arrêt des travaux de la Conférence, mais paralysa pour un temps indéfini un organisme international important.

Si l'on essayait de dégager les responsabilités de ce premier échec public des grandes démocraties, on se rendrait compte que les délégations anglo-américaine et soviétique ont toutes commis des erreurs.

Les textes de Potsdam indiquent clairement que seules les nations ayant signé les conditions de reddition d'un pays participeraient aux négociations de paix le concernant. S'il avait été sous-entendu par les Trois Grands que la France et la Chine seraient présentes à toutes les discussions de la Conférence des ministres des Affaires Etrangères, il aurait fallu le stipuler dans le communiqué détaillé publié à l'époque ou l'acter tout au moins dans les procès-verbaux des délibérations qui ont dû être rediges. Rien de tel n'ayant été fait, il est évident que l'admission des Français et des Chinois à certaines délibérations — décidée pour des raisons de pure convenance — ne pouvait, quoi qu'en disent MM. Byrres et Bevin, modifier l'accord officiel conclu à Potsdam.

Signalons, par ailleurs, qu'en acceptant la suggestion anglo-américaine au début des travaux, M. Molotov aurait pu éviter toute difficulté ultérieure en précisant qu'il s'en tenait à l'accord de Potsdam et que la présence effective des délégués chinois et français ne devait pas être mentionnée dans les protocoles officiels. Sa brusque volte-face dix jours plus tard a embarrassé, comme on l'imagine aisément, ses collègues représentant les autres puissances.

O

Quoi qu'il en soit, la phase de la polémique concernant les responsabilités est aujourd'hui dépassée. Du domaine de la procédure, le différend est entré dans celui des principes.

L'U.R.S.S. soutient le caractère sacré des accords internationaux. Fidèle à ses engagements, elle n'entend pas tolérer que ceux-ci soient déjà modifiés ou discutés peu de temps après leur conclusion, car, une fois engagé sur ce chemin, on retombe dans le règne de l'intérêt et de la force.

De leur côté, les ministres américain et britannique éprouvent des scrupules : jusqu'à quel point les Trois Grands ont-ils le droit d'exclure les autres nations de la discussion de problèmes vitaux pour leurs intérêts ?

La thèse de Moscou, quoique rassurante pour tous ceux qui éprouvent des doutes quant aux intentions soviétiques, nous semble d'une rigidité exagérée. Les accords internationaux ne peuvent être exécutés sincèrement que s'ils correspondent aux intérêts véritables de leurs signataires. Tout événement ayant entraîné une modification sensible de l'état de choses antérieur devrait permettre l'ouverture de négociations pour reviser l'accord précédemment conclu et l'adapter à la nouvelle situation.

Si les Anglo-Américains désirent modifier la procédure des négociations de paix décidée à Potsdam, il ne devrait pas y avoir de difficulté « de principe » à engager des négociations dans ce but. Mais il est peu probable que celles-ci aboutissent à un résultat positif, étant donné qu'aucun événement nouveau n'est survenu ces derniers mois pour justifier une telle modification.

Quant aux scrupules des Anglo-Américains, ils paraissent plutôt tardifs. N'ont-ils pas déjà précédé à l'organisation du monde dans des Conférences à Trois tenues exclusivement entre eux-mêmes et les Russes ? A cette époque, l'admission des autres nations aux délibérations était tout à fait indésirable. Même la France fut exclue des Conférences de Yalta et de Potsdam, et l'on ne saurait dire que les travaux de Yalta et de Potsdam étaient moins importants que ceux de Londres. Encore plus : les consultations à trois ne sont pas du domaine du passé ; les accords de Potsdam les maintiennent par des clauses expresses pour l'avenir.

Maintenant, si l'on venait à appliquer cette nouvelle théorie à la Conférence de Londres, on constate que la procedure soviétique entraînerait 1) l'exclusion de la Chine des délibérations concernant l'Italie, les Balkans et la Finlande ; 2) celle de la France des négociations pour la Finlande et les pays balkaniques; et 3) celle des Etats-Unis des discussions au sujet de la Finlande. Il nous faut admettre que tout cela n'est pas bien grave, du moment que les cinq puissances participent aux questions générales qui régissent les traités de paix avec ces pays.

Nous aurions préféré, bien entendu que les traités de paix, de même que toutes les délibérations dont dépend l'organisation de la paix et de la sécurité mondiale, fassent l'œuvre de toutes les nations pacifiques, mais cela supposerait des conditions internationales auxquelles les Trois Grands ne sont probablement pas disposes à souscrire.

L'opposition des principes est donc loin de correspondre à des divergences sérieuses et fondamentales. Ce sont plutôt certains intérêts et des considérations de prestige qui sont en conflit et des forces nouvelles qui entrent en contact et cherchent à s'équilibrer. Et à la base de tout cela, comme nous l'avons déjà dit, une méfiance persistante et réciproque entre deux groupes divisés beaucoup moins par leur idéologie que par la différence de leur mentalité et de leurs habitudes.

O

D'aucuns ont vu dans l'echec de Londre le choc fatal et définitif entre l'Orient et l'Occident, et la preuve d'une incompatibilité permanente entre deux civilisations qui finiront par s'affronter !

Il est à peine nécessaire de souligner à quel point de tels commentaires sont erronés. La collaboration anglo-américano-soviétique, cimentée par plusieurs années de lutte commune et réglementée à Téhéran, à Yalta et à Potsdam, aura finalement raison des divergences provisoires constatées à Londres.

Ce n'est pas faire preuve d'un optimisme exagéré que d'entrevoir une solution des difficultés actuelles par des négociations diplomatiques ou au cours d'une nouvelle Conférence des Trois Grands. Des affaires plus épineuses ont fini par être réglées grâce au desir unanime d'entente et de cooperation. Faut-il rappeler la fameuse affaire polonaise, le problème yougoslave, l'occupation de l'Allemagne, l'armistice finlandais et tant d'autres difficultés du même genre ?

Après une guerre qui a bouleverse les conceptions stratégiques et qui a permis le retour à l'arène internationale des deux plus grandes puissances au monde, tenues artificiellement à l'écart entre les deux guerres, faut-il s'étonner que la tâche à accomplir soit si vaste ?

Au lieu de désespérer en présence du premier obstacle, ne convient-il pas plutôt de se réjouir de l'absence de toute cause de conflit réel entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique, arbitres de la paix dans le monde ?

Ne nous laissons donc pas impressionner outre mesure par les divergences momentanées entre les grandes puissances. Celles-ci seront résolues, comme le seront celles qui suivront — car d'autres surgiront sans aucun doute, et le Moyen-Orient, y compris l'Iran, pourrait fort bien en fournir le thème.

Lorsque cette période délicate sera passée, toute la question de la tutelle des trois ou même des cinq grandes puissances sur les affaires du monde devra être revisée.

J. A.

Ces monuments sont EN DANGER



L'île de Philæ, avec le kiosque de Trajan sous les échafaudages, à la suite des récents dommages, et le temple d'Isis sur lequel paraît la traînée blanche laissée par le niveau des eaux.

Après six années d'isolement, la Haute-Égypte sera de nouveau arpentée par les étrangers curieux qui viennent sonder sur son sol les mystères du passé. « Images » a envoyé en Haute-Égypte deux de ses reporters dont les notes et les photos révèlent que de nombreux monuments sont en danger de disparition proche.

1. LE NIL MENACE LES MONUMENTS DE PHILAE

L'Egypte, épargnée par la guerre, a pu sauver son héritage d'antiquités qui lui attirait la visite de savants et de touristes de tous les coins du monde. Malheureusement nombreux sont les monuments qui menacent de s'écrouler. Des crédits ont été déjà alloués au Service des Antiquités pour procéder à des réparations, mais de graves dommages risquent encore de se produire si une action énergique n'est entreprise immédiatement.

Prevenus que des travaux étaient poursuivis sur divers sites, et en particulier sur l'île de Philæ, nous partons directement pour Assouan, avant que les eaux ne s'élèvent derriere le barrage. Nous pourrons examiner l'avancement des restaurations et l'étendue des destructions. Le temps ne nous cause plus de souci, parce qu'en Haute-Egypte il ne faut pas être pressé. Nous irons rejoindre les archéologues et les architectes sur place, et nous constaterons par nous-mêmes la vérité des bruits qui sont parvenus ici sur l'état des monuments et tombeaux antiques.

Nous arrivons à Assouan tard dans la matinée, et nous retrouvons inchangée la « capitale de l'Egypte et de la Nubie », toujours aussi belle, avec ses collines de sable doré, sur lesquelles s'étalent des taches de verdure. Au milieu du Nil, de petites îles à la végétation luxuriante, parsemées de gros blocs granitiques, sont là, comme jetées par une main de géant.

Nous regrettons en passant que l'île de Séhel, où les Egyptiens ont laissé de nombreuses inscriptions conservées intactes jusqu'aujourd'hui, soit livrée au pic des carriers dans quelques mois.

Grâce à l'amabilité du directeur du Service du Barrage, un canot automobile nous permet de nous rendre à l'île de Philæ, qui est à trois kilomètres environ derrière le barrage. Elle se cache, invisible, derrière de grosses îles encombrées de blocs de granit gris et rose, aux formes fantastiques. Le canot remonte le fort courant, dans ce paysage stérile et austère, et tout à coup l'île apparaît tout près de la rive. Les murailles splendides du temple d'Isis se profilent, puis on aperçoit, tout au bord de l'eau, le kiosque de Trajan qui s'est partiellement effondré lors d'une tempête en 1943, quand il était immergé. Les échafaudages autour des murailles, les blocs des colonnes à terre, nous ramènent à près de deux mille ans en arrière, au jour où il était encore en construction.

Nous avions rapporté dans un article antérieur que les colonnes centrales et le haut du mur extérieur du kiosque s'étaient effondrés, mais que les blocs étaient demeurés intacts. Le travail de restauration consiste à reconstruire l'édifice sur place, car, durant l'immersion, les pressions latérales sont faibles. L'usure due à la baisse et la hausse des eaux provient surtout des dépôts de sel au niveau de l'eau, qui craquellent les surfaces. Mais la construction générale en grès cristallin est résistante. Elle sera renforcée par une ceinture en béton armé, invisible à la hauteur des chapiteaux, et une armature partant des colonnes la rejoindra elle-même.

Malheureusement, les travaux sont suspendus durant une partie de l'année, et il faut se dépêcher de terminer les derniers préparatifs avant la saison prochaine. Deux colonnes sont presque en place. Les autres sont ajustées par des ouvriers expérimentés, les chapiteaux sont rassemblés à nouveau.

En réalité, les temples de l'île de Philæ sont destinés à disparaître, victimes qu'ils sont des progrès de notre civilisation. Sur les murs, les eaux du réservoir, à plus de vingt mètres de hauteur, ont laissé une traînée blanche. Les inscriptions et les bas-reliefs ont perdu de leur netteté. S'alliant au martelage des rois sacrilèges qui voulaient détruire le souvenir de leurs prédécesseurs, l'effacement se poursuit rapidement. La boue a envahi les cours, et dans les salles intérieures elle demeure humide, et il est dangereux d'y pénétrer.

Le Dr Aboul Naga Abdalla, qui dirige les travaux de restauration de Philæ, me rapporte qu'ayant visité les beaux temples de Nubie, il a constaté en de nombreuses occasions des dégâts semblables dus à la surélévation des eaux derrière le barrage. Malgré les travaux de Barsanti, beaucoup de ces temples se sont effondrés et devront sans doute être complétés par des consolidations nouvelles.

Pour préserver les monuments de Philæ, les fonds exigés sont considérables. Plus de 5.500 livres ont été affectées au kiosque de Trajan seul. Encore ici la tâche est-elle relativement aisée, puisque la voie de chemin de fer aboutit à proximité ; les trains peuvent ainsi charger les matériaux transportés par les péniches.

Mais ailleurs qu'à Philæ, les obstacles seront plus nombreux, parfois même insurmontables, à moins de doter le Service des Antiquités des moyens de transport nécessaires. Il est vrai que s'il était possible de consulter les « esprits » des Anciens sur leurs préférences, ils n'hésiteraient pas à placer leur choix sur Philæ, avant-poste du royaume de Nubie, siège incontesté de l'adoration de la grande déesse Isis, la doyenne de la théogonie ancienne.



Les blocs tombés du kiosque de Trajan seront rajustés et remis en place. Ils constituent les chapiteaux des colonnes.

2. POURRA-T-ON SAUVER LE TEMPLE D'ABYDOS ?

Dans le courant de cette année, un cri d'alarme a été poussé au sujet du temple du roi Séti Ier, de la XIXe dynastie pharaonique, à Abydos. On craignait qu'un des temples célèbres de l'Egypte ancienne ne fût condamné à disparaître irrémédiablement, dans les quelques mois qui allaient suivre. Mais un crédit gouvernemental de 15.000 livres avait été déjà alloué pour sauver la structure, et une commission d'architectes, présidée par Abdel Salam effendi, partit sur les lieux pour opérer. Des rapports furent rédigés, et le plan de campagne est prêt. Les frais définitifs pourront atteindre 100.000 livres.

C'est ce que me dit Mohamed Hussein Abdel Salam eff., qui m'en indique sur les croquis les modalités.

Il ne reste de la ville ancienne que le temple et l'Osiréion construits par Séti Ier. Le second monument, dont l'enceinte entoure un lac, est unique en son genre. Il renferme certains textes qui jettent une lumière sur certaines conceptions astronomiques égyptiennes, et qui sont souvent consultés. Depuis que le niveau d'eau s'est élevé, par l'introduction de l'irrigation pérenne dans la province, l'Osiréion a beaucoup souffert. Les textes sacrés sont quelque peu endommagés. Des sondages récents ont révélé une conduite souterraine inconnue des savants, destinée anciennement à alimenter le lac intérieur.

Le temple lui-même, aux reliefs si souvent décrits, et où le roi Séti Ier est représenté en train d'accomplir les opérations du culte, semble intact. Un examen plus attentif montre que le sol s'est affaissé. Des photographies prises indiquent avec précision la différence de niveau. Partant de cet affaissement, des fissures ont couru sur les murailles, déplaçant des bas-reliefs, et se sont poursuivies jusqu'au plafond. A mesure que le sol s'affaiblit, elles vont s'accuser davantage, et de grandes sections de l'édifice, des pans de mur, se briseront à coup sûr. Les matériaux de construction, le calcaire reposant sur une base de grès, résistent mal à ces pressions continuelles. Les masses architecturales sont lourdes, et les poids supportés exigent une vigueur particulière des points d'appui.

La thèse qui a rallié les suffrages officiels estime qu'en construisant un mur profond de ciment tout autour de la périphérie, et en renforçant le sol lui-même par des injections massives de béton, l'on obtiendrait un résultat satisfaisant, à condition de creuser un drain qui écoulerait les eaux du sous-sol dans la région. En s'inspirant de cette idée maîtresse, et remarquant que le temple s'était affaissé surtout dans la ligne de son axe, qui conduit vers l'Osiréion, Abdel Salam eff. pratiqua des sondages et retrouva l'ancienne conduite mentionnée par l'historien grec Strabon.

La clé du mystère était trouvée. Le problème consiste donc à consolider les fondations, à boucher toute ouverture, et à remplacer les pierres rongées par l'infiltration. Ceci conduisit l'architecte à décider la reconstruction entière d'un mur de trois mètres d'épaisseur, qui constitue à la fois la séparation entre l'Osiréion et un soutien pour toute la construction du temple lui-même. C'est la réduction de ses blocs en une masse pâteuse qui a constitué le danger le plus immédiat pour le temple.

Quand ces travaux seront accomplis, le drain, dont l'aménagement progressif sera l'œuvre du ministère des Travaux Publics, sera une garantie supplémentaire de leur efficacité. Il n'y a donc pas de raison de désespérer et de s'inquiéter du sort du temple de Séti Ier.

3. LA NÉCROPOLE DE THÈBES VA-T-ELLE DISPARAITRE ?



Dans la tombe de la reine Néfertari, épouse du roi Ramsès II, l'enduit couvert de peinture s'est détaché et menace de disparaître. Ce panneau représentant les dieux du sacrifice a particulièrement souffert depuis la découverte de la tombe.

M. Stoppelaere marche d'un pas alerte sur le sentier qui conduit aux tombes de l'immense nécropole de Thèbes. C'est là que les nobles de la 18e et de la 19e dynasties se sont ménagé auprès de leur maître, le roi, une dernière demeure. Ils ont creusé ces tombes aux flancs des collines, sur une longueur de plus de six kilomètres. Ils ont enduit sommairement avec un torchis de limon du Nil les murailles des cavernes du rocher, et là ils ont peint à l'eau des images de la vie égyptienne. Elles devaient représenter leur vie future et interpréter de diverses manières les idéaux et la vie d'il y a trois millénaires. Personne n'y accorderait d'importance, si l'art égyptien n'avait atteint dans ces images simples et jolies la perfection picturale, si l'imagination des artistes égyptiens ne s'était révélée avec plus d'éclat que partout ailleurs.

Ces 450 tombes, qui constituent un trésor que rien ne peut égaler, courent de graves dangers. Protégées jusqu'ici par le sable, elles ont été la proie des éléments depuis qu'elles furent découvertes.

Les premiers chercheurs ne s'en sont pas rendus compte, et n'ont souvent pas pris les mesures nécessaires pour les préserver de l'usure. Elles ont servi d'habitations, autrefois, à des ermites, puis à des paysans. Dans l'une d'elles ne voit-on pas qu'une des chambres était réservée à un évêque ? Dans une autre, les portraits de femmes sont tous effacés par un moine que la beauté féminine troublait dans ses méditations.

Pourtant, dès le début, elles ont connu la très grande célébrité. N. de Garies Davies, après beaucoup d'autres, s'enthousiasmant pour cet art, lors d'un voyage à Louxor, consacra trente années de sa vie à recopier les peintures et les fresques, et il en a publié des volumes magnifiques.

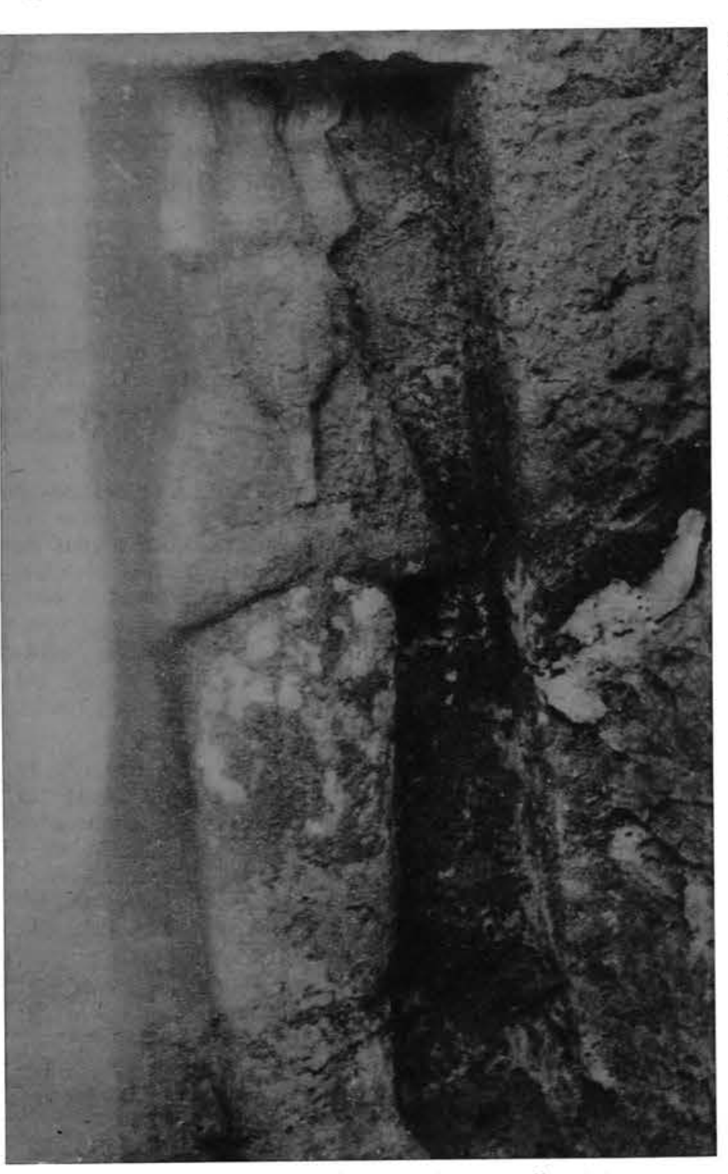
« Il faut restaurer ce capital délicat et précieux, me dit M. Stoppelaere tandis qu'il me conduit vers les tombes. Ce n'est pas chose facile. La vie du restaurateur est faite d'un patient labeur. Il doit toucher ces surfaces délicates avec des précautions infinies. Il ne faut qu'une minute pour détruire les fragiles fresques que nous ont léguées les siècles. C'est pourquoi le restaurateur doit faire œuvre patiente de fourmi. »

Nous avons vite fait de constater les dégradations multiples dont les tombes sont l'objet. Souvent le rocher s'écroule, d'autres fois l'enduit se fend, se fragmente et tombe en poussière. Enfin, ce sont aussi les attaques de sel, véritable « maladie » de la pierre, qui se déclarent.

On est en mesure de remédier à tous ces maux. Et pour vérifier les expériences destinées à supprimer le sel, nous nous dirigeons vers la tombe de Mériptah où M. Stoppelaere a remis en honneur une méthode rapportée par l'archéologue anglais Sir Flinders Petrie. Il a construit un petit mur à quelque distance de la surface attaquée, et il a rempli l'espace vide, compris entre le mur et le monument, de sable humide. Il a attendu trois mois que l'eau s'évapore. Elle avait dissous le sel, absorbé ensuite par le sable. Quand il découvrit le relief à nouveau, avec d'infinies précautions, le sel avait disparu, la surface était fraîche, les couleurs intactes, comme au premier jour. Il n'a fallu ensuite que consolider la paroi elle-même.

Nous pénétrons ensuite dans la tombe célèbre de la femme de Ramsès II, la reine Néfertari. Elle est interdite au public depuis un an. En effet, cette tombe gravement menacée pourrait devenir irréparable si les secours tardaient. L'enduit sur presque toute la surface s'est soulevé et fragmenté. Devant moi, quelques centimètres carrés de peintures et d'inscriptions tombent comme des flocons de neige sur le sol. Le moindre courant d'air semble devoir tout réduire en poussière. C'est pourtant une des tombes qui s'est présentée intacte aux pics des fouilleurs. La mission italienne qui, il y a quarante ans, l'avait découverte s'est contentée de transporter les objets qu'elle contenait au musée de Turin. L'ouverture est masquée actuellement par une porte en acier, où l'on a ménagé quelques trous de 7 à 8 centimètres de diamètre, suffisants malheureusement pour permettre à de petits animaux — chauves-souris ou lézards — de s'y introduire.

— Ceci nous conduit à parler des portes, me dit M. Stoppelaere. Certaines tombes n'ont pas de portes, et ce sont celles qui ont le plus souffert. D'autres ont des portes constituées par une simple grille recouverte d'un treillage métallique souvent détérioré. Celles-ci aussi ont subi les atteintes des éléments. Les déjections des chauves-souris dans les tombes maculent d'une manière irréparable les murs. Il est grand temps d'abandonner totalement le préjugé qui avait cours anciennement, selon lequel il faut donner de l'air et de la lumière aux tombes. La poussière a pénétré en grandes quantités, le sel a fait ses ravages, toutes sortes d'usures ont ravagé les bas-reliefs. Les portes doivent donc être *hermétiques*.



Le sel mêlé de sable cache complètement la statue encastrée dans la tombe de Mériptah. Si l'on ne procède pas à un nettoyage, la pierre elle-même se décomposera.

Pour me donner un exemple du travail qu'il poursuit en ce moment, M. Stoppelaere me mène à la tombe de Khéruef, qui mérite, entre toutes, d'être citée. Ses précieux reliefs comptent parmi les plus beaux et les plus originaux. La fête du jubilé de l'an 36 du règne d'Aménophis III y est figurée avec des détails nouveaux.

Le sel avait fait ici de graves dommages, et toutes sortes de difficultés techniques embarrassaient la tâche des restaurateurs. Grâce à un patient labeur, de grandes parties de la tombe sont retournées à leur beauté première.

La restauration doit avoir pour qualité maîtresse de n'être pas remarquée. Elle doit consolider, remplir les vides, et en même temps ne pas défigurer l'ensemble. Elle doit donc être discrète. C'est pourquoi, au lieu d'utiliser du plâtre blanc éclatant qui jure avec le contexte plus pâle, ou du ciment ou une matière noirâtre qui gâte l'ensemble, une couleur neutre est recherchée. Les manques ne sont pas restitués par le dessin ou la couleur. La surface remplie est en retrait de quelques millimètres par rapport à la peinture ancienne, pour marquer la différence d'âge. La base même de l'enduit nouveau est le limon du Nil, ou la marne, alliée au plâtre. C'est la matière utilisée par les Anciens.

Ces fresques, comme dit M. Stoppelaere, ne sont que les premières d'un immense ensemble d'« hectares » de peinture à sauver de la destruction. Devant la grandeur de l'œuvre, on ne songe plus aux centaines, aux milliers d'heures de travail patient et pénible, mais au prix de l'objet que l'on veut sauver. La tâche est ingrate.

Il serait heureux que bientôt une mission de publication soit adjointe à la section de restauration, et se fonde sur ses travaux préliminaires de relèvement, ou la guide, parfois, dans des reconstitutions délicates.

D'autre part, le travail physique lui-même requiert des ouvriers et des artistes qualifiés, ne craignant pas de s'isoler en campagne durant plusieurs mois, dans des conditions qui semblent pénibles à un habitant des villes. L'urgence de la tâche qui nous confronte — sauver les 450 tombes de la nécropole thébaine, sans compter celles des innombrables nécropoles d'Egypte d'une grande importance historique — indique clairement qu'il faut augmenter le personnel destiné à la restauration.

Si M. Stoppelaere a mis trois ans pour restaurer deux tombes avec trois aides dont il a parfait la formation sur les lieux, il faut songer à augmenter à trente, à cinquante personnes, les assistants dans son travail. On aurait ensuite des équipes volantes prêtes à opérer partout où le danger pourrait se déclarer.

●

Telles sont les grandes zones d'alerte du « front des antiquités » égyptiennes. Des mesures ont été prises, certes, comme contre-offensive : des crédits importants sont déjà alloués, et depuis plusieurs années les architectes et les savants, d'une main patiente, restituent aux reliques délicates leur apparence. Mais nous craignons que cela ne soit pas suffisant. Plus de déprédations sacrilèges ! Plus d'inattentions malheureuses ! Glorieuse à juste titre de la civilisation millénaire, l'Egypte ne doit épargner aucun effort, en ces temps de développement rapide où tous les restes du passé risquent d'être emportés par la force du tourbillon technique, pour garder ces belles pierres et ces chefs-d'œuvre qui lui ont été transmis par miracle. — A. H.



Ces délicieux portraits de Ména et sa femme dans la tombe de Ména, restaurées anciennement, étaient défigurés. Aujourd'hui, avec le nouveau procédé de restauration, ils ont conservé leur charme et semblent presque intacts.

JULIAN HUXLEY, HOMME MULTIPLE

Le Prof. Julian Huxley, qui réunit en lui toute la culture des membres de sa famille célèbre, a accordé l'entretien ci-après à un correspondant d'« Images » à Paris à son retour d'un voyage à travers le monde.



Julian Huxley

Le Prof. Julian Huxley, qui, du Texas au Spitzberg, de la Russie à l'Afrique Orientale, a parcouru le monde en observant les mœurs des oiseaux, des fourmis et des hommes et les institutions de leurs sociétés, vient de donner, à Paris, deux conférences sur l'« Ethique et l'Evolution » et le « Retour au Darwinisme ».

Un interviewer imaginaire, créé pour lui à sa ressemblance, serait seul capable d'embrasser l'ensemble des recherches originales du Prof. Julian Huxley. En fait, il réunit en lui les dons de chacun des membres de sa famille. De son frère cadet, Aldous Huxley, il a l'amour de la littérature et l'art de la formule incisive ; de son pere Léonard, qui fut le remarquable directeur du *Cornhill Magazine*, il hérita de l'humanisme agnosticiste ; de son grand-pere Thomas Huxley, l'illustre ami de Darwin il détient le génie scientifique ; et du Dr Arnold, le rénovateur des *Public Schools*, dont il descend par sa mère, le respect de l'éthique et le beau souci de l'éducation considérée comme un devoir.

C'est ce dernier trait de caractère qui m'a encouragé à interroger le Prof. Huxley, à lui demander de bien vouloir me considerer comme l'un des milliers de ses auditeurs anonymes, qui régulièrement l'écoutent discuter les problèmes de l'heure au micro de la B.B.C. avec les autres membres du célèbre *Brains-Trust* de la radio anglaise : Lord Bertrand Russell, Dr Campbell, Dr Joad, Prof. Gilbert Purray, etc...

Le Prof. Huxley sourit de m'entendre comparer ces conversations sans formalisme a la maïeutique amène des dialogues platoniciens. « Ce sont bien plus simplement une preuve, et qui peut-être n'est pas inutile, de ce que les opinions les plus différentes peuvent se heurter avec courtoisie En exposant chacun notre point de vue, nous souhaitons inciter à remettre en question les idées toutes faites, à faire prendre conscience du caractère dramatique du présent. Il est nécessaire que chacun ait le sentiment d'être en révolution aussi intensément qu'il avait le sentiment d'être en guerre. Entre toutes les autres, la révolution en cours est la plus révolutionnaire. »

— *Voulez-vous dire que nous entrons dans une ère insurrectionnelle ?*

— Non. En biologiste, j'entends par « revolution » une période durant laquelle le rythme de l'évolution s'accélère plus qu'il n'est normal. Pour un grand changement humain, il fallait jadis le temps d'une génération. De nos jours, c'est tous les dix ans et même tous les cinq ans que l'homme est obligé de reviser et de rajuster ses idées.

— *Lorsqu'en 1929 vous écriviez avec H.G. Wells* La Science de la Vie, *vous annonciez une époque de destruction et de progrès, et, par delà l'anéantissement qu'ils doivent provoquer, une adaptation à des rythmes nouveaux. La bombe atomique a dû vous confirmer dans vos idées ?*

— Je ne sais si l'événement aura plus de conséquences pratiques qu'au XIXe siècle la découverte de la vapeur. Mais il avait fallu alors soixante ans de travaux collectifs pour mettre au point son usage industriel, tandis qu'il a suffi pour capter l'énergie atomique de quelques années de recherches secrètes. Aussi, sans nul doute, l'effet psychologique produit est-il sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité. Pour moi, je me félicite de ce qu'il aide à comprendre la nécessité d'introduire l'idée de changement dans notre conception du monde, et plus précisément dans la vie politique.

— *Est-ce à dire qu'il convient de renoncer à conserver l'ordre existant des choses et à tenter d'arrêter leur cours en vertu de doctrines réactionnaires ?*

— Certainement. Mais ce n'est que la moitié de ma pensée. Il faut également se garder de raisonner en utopiste, se méfier des idéalistes qui négligent l'idée capitale du rythme des révolutions humaines. L'on ne doit pas forcer « the rate of change », le temps des possibilités évolutives, et refuser de tenir compte des imperfections de la réalité contemporaine. Aussi, durant la révolution industrielle du XIXe siècle, les espérances démesurées mises dans la vertu de la concurrence libre ont entraîné le paupérisme, les monopoles, les révolutions impérialistes. Il est toujours dangereux de s'imaginer qu'il est facile de connaître le but d'une révolution, car on ne peut l'imaginer prospectivement que par une simplification abusive.

— *N'acceptez-vous pas le marxisme ?*

— Oui, en tant que philosophie évolutionniste et comme point de départ, non comme point d'arrivée. Mes voyages en Russie en 1932 et en 1945 m'ont persuadé que c'est en dépit de cette orthodoxie trop tôt cristallisée, et non à cause d'elle, que l'URSS est parvenue à se transformer durant ces treize ans d'une façon qui provoque l'admiration de ceux qui la visitent. Mais il m'est impossible d'admettre une doctrine arrêtée.

— *Pas même le socialisme ?*

— Ni le socialisme ni la démocratie ne sont pour moi des systèmes fixes dotés de vertus souveraines, que l'on doit considérer *sub specie æternitatis*. Je les définirai volontiers comme des équations, dont les inconnues ne sont jamais réduites, car elles se reforment à mesure que le monde change.

— *Quelles en sont les données ?*

— L'idée d'égalité et le respect de l'individu. Le seul critère de la démocratie et du socialisme me semble la satisfaction des besoins de chacun. J'entends par là non seulement la protection contre la maladie et la misère, mais le développement de la personne par l'éducation et la faculté de s'exprimer et de créer en participant au processus social.

— *Puis-je vous demander d'entrer dans le détail ?*

— Il me faudrait résumer mes prochaines conférences et mes livres. Mais je comprends que vous désiriez me voir préciser ces notions, car, en vérité, elles ne sont pas les mêmes selon les longitudes européennes.

— *Qu'avez-vous pensé d'*Animal Farm*, le dernier livre de George Orwell, où les bêtes chassent le fermier tyrannique et proclament : « Tous les animaux sont égaux », puis ajoutent, après que les porcs aient pris le pouvoir : « Mais certains animaux sont plus égaux que d'autres » ?*

— La satire est amusante et spirituelle. Toutefois, en biologiste, je puis vous rassurer que ni les porcs ni les rats ne détrôneront l'homme. L'homme est sans nul doute le seul être vivant à être encore capable de faire progresser la vie.

— *Vous ajouterez donc foi à la notion de progrès?*

— Oui, profondément. C'est une des croyances partagées, des mythes, si vous voulez, dont toute communauté a besoin pour avoir la force de tenter la réalisation de ses fins.

— *Mais vous disiez précédemment qu'il est impossible de se préfixer un but...*

— Il n'y a pas là de contradictions. Il suffit de chasser de votre esprit la notion d'une fin statique conçue comme un terme immuable dont on se rapproche peu à peu et de lui substituer l'idée d'une direction à suivre et du rythme de la progression. Les moyens mis en œuvre sont susceptibles de les modifier, d'où la nécessité qu'ils soient démocratiques. Aussi, nous nous proposons en Grande-Bretagne de supprimer la misère et 95% des maladies, ce que, pour ma part, je crois possible en moins de trois générations, par un emploi rationnel de la découverte scientifique. Eh bien, pour y parvenir, il ne s'agit pas d'arrêter un vaste programme théorique, qu'on imposera ensuite aux faits. Au contraire, il est indispensable de coopérer sur le terrain et même de décentraliser jusqu'à l'idée de planisme.

— *Cela se peut-il pratiquement ?*

— Oui, et voici deux exemples montrant l'inutilité du dirigisme autoritaire : le Comité pour les travaux de la Tennessee Valley, que j'ai étudiés sur place aux Etats-Unis en 1935 et en 1942, a prêté à chaque ville des experts et des capitaux pour mettre en œuvre dans le cadre général les transformations à effectuer. Elles ont ainsi obtenu des populations une participation active, consentie et générale. C'est dans le même esprit que procède l'Angleterre avec le Comité National des Parcs, qui veut donner aux villes un système organique de verdure et préserver la nature pour l'épanouissement de la vie communautaire. Encore une fois, il n'y a de révolution durable que démocratique, c'est-à-dire où les individus, en faveur de laquelle elle est faite, participent à toutes les étapes du processus.

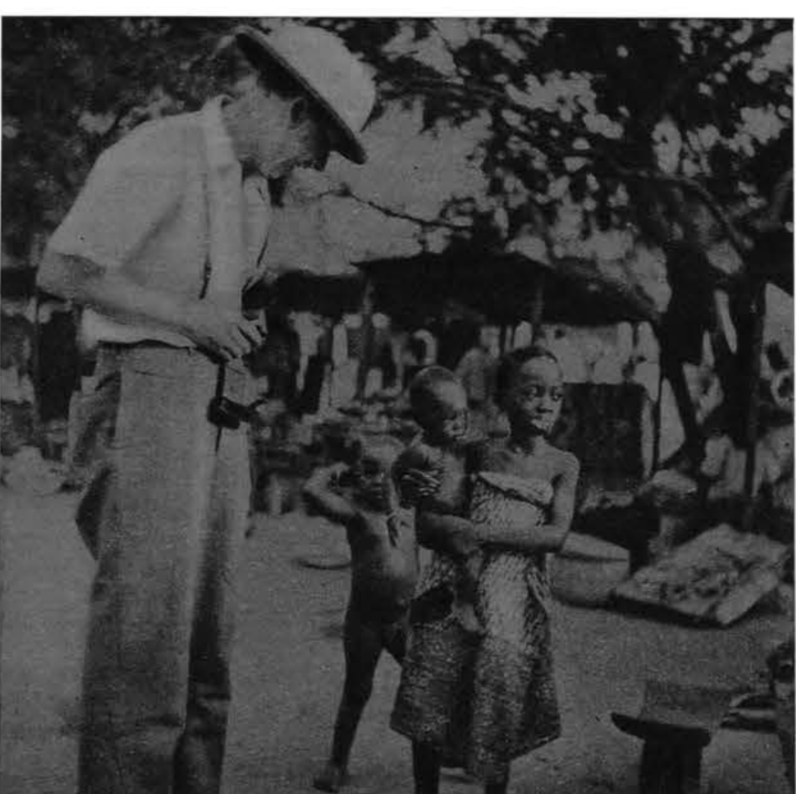
La bonne grâce, l'indulgence, la simplicité du Prof. Huxley m'avaient fait oublier qu'il était membre de l'Académie des Sciences britannique, président de l'Institut de Comportement animal, président de l'Association pour l'étude de la Systématique, vice-président de la Société d'Eugénique et tous ses autres titres. Emporté par l'élan de la conversation, je lui demandai quels personnages il avait inspiré à son frère, le romancier Aldous Huxley.

— A mon grand regret, il m'est impossible de vous le dire, car, me répondit-il en souriant, je n'arrive jamais à me souvenir des noms des personnages de roman. D'ailleurs, Aldous a toujours eu coutume d'emprunter à son entourage des traits de caractère pour créer ensuite des figures composites. Il n'est pas de ceux qui se plaisent à transcrire en leurs livres le portrait fidèlement copié d'un être humain, ni de ces écrivains de génie à qui leurs héros s'imposent en bloc du dehors avec la force d'une vision. Je crains que vous ne me trouviez pas dans les livres de mon frère.

En effet, seule l'œuvre du Prof. Huxley permet de connaître l'humanisme de ce grand encyclopédiste.

ALAIN VERNEY

(*Exclusivité « Images »*)



Le professeur Julian Huxley, qui fit partie en Afrique-Occidentale britannique de la mission Elliott, bavarde avec des indigènes.



S.E. Saleh Harb pacha, ancien ministre de la Guerre, à sa table de travail.

L'AFFAIRE DE SIWA

Des rumeurs ayant couru que les plans de protection de Siwa qui se trouvaient au ministère de la Défense avaient été livrés à l'ennemi au début de la guerre, S.E. Saleh Harb pacha, alors ministre de la Défense, a confié à « Al-Mussawar » pour la première fois des éclaircissements à ce sujet.

Lorsque la guerre eut éclaté, je demandai à mes subordonnés, en ma qualité de ministre de la Défense, de me mettre au courant de la défense de la frontière occidentale. Mais personne n'avait de renseignement à ce sujet. Aussi m'adressai-je à Aly Maher pacha, qui était alors Premier Ministre.

Aly Maher pacha me répondit : « Mettez-vous immédiatement en contact avec le général Wilson et examinez avec lui cette question. » C'est ce que je fis. Mais j'appris que les Britanniques se préparaient à la défense de Marsa-Matrouh, négligeant celle de leur aile gauche. J'insistai alors pour que Siwa, à son tour, fût protégée. Le général Wilson me promit d'étudier avec moi cette question à la première occasion.

Quelque temps après eut lieu le voyage de S.M. le Roi, accompagné de Aly Maher pacha et de Aziz El Masri pacha, pour Marsa-Matrouh où le Souverain rendit visite aux troupes égyptiennes qui coopéraient avec l'armée britannique dans l'édification des fortifications. Comme le général Wilson s'y trouvait aussi, S.E. Aly Maher pacha saisit cette occasion pour revenir sur la question de la défense de Siwa. Une conférence se tint, à ce propos, à bord de la canonnière « Fawzia », à laquelle prirent part Maher pacha, El Masri pacha, le général Wilson, le général O'Connor et moi-même. Au cours de cette conférence, j'expliquai sur une carte de l'armée britannique la nécessité de défendre Siwa. (Je me rappelle qu'alors Aziz El Masri pacha, désignant du doigt sur un point de la carte, avait dit : « Je pense que cet endroit est très propice à la défense. » Et c'était El Alameir !)

Le général Wilson demanda à visiter au préalable l'oasis pour se rendre compte de visu de sa valeur stratégique. La visite eut lieu et le général Wilson, accompagné de son état-major, fut entièrement convaincu de mon point de vue. Il me demanda pourtant : « Mais qui est-ce qui assumera la défense de Siwa ? » Je lui répondis : « L'armée égyptienne si nous entrons en guerre à vos côtés. »

Rentré au Caire, je recevais, quelques jours après, les plans de défense de l'oasis transmis par une estafette britannique. Je remis aussitôt ces plans — et personnellement — à Aziz El Masri pacha, chef d'état-major de l'armée. Aziz pacha ne tarda pas à me restituer les plans après avoir formulé ses observations. Celles-ci furent discutées avec le général Wilson, puis, étant arrivé à accorder les points de vue, je les plaçai dans mon coffre — avec d'autres documents confidentiels. Ils y demeurèrent jusqu'à la démission du cabinet Aly Maher. Le jour de la transmission des pouvoirs, j'appelai mon chef de cabinet et le chargeai de ces documents, y compris les plans, afin qu'il les fasse tenir à mon successeur.

Telle est l'histoire de ces plans.

Qu'est-ce qu'il en appert ? Ceci : 1° que c'est nous, Egyptiens, qui avons demandé que Siwa fût défendue alors que les Britanniques n'attachaient pas grande importance à l'oasis ; 2° que si nous avions voulu, comme on le prétend, livrer Siwa, nous n'aurions pas eu besoin d'en communiquer les plans de défense à l'ennemi. Il eût suffi que nous n'insistions pas pour que l'armée égyptienne la couvrit. D'ailleurs, en livrant les plans, nous exposions notre armée à la défaite ; 3° que nous avons pris toutes les précautions concernant la protection de ces plans tandis que l'armée britannique nous les avait fait tenir par une simple estafette.



Larry Crosby (à gauche) et son frère possèdent une fonderie en plus de leur laboratoire de recherches scientifiques. Les voici devant un amas de fonte.

LES CROSBY

Les dépêches nous ont annoncé, l'autre semaine, que Larry Crosby a inventé une arme contre la bombe atomique...

Un jeune homme portant un grand paquet sous le bras frappa, un jour, à la porte de l'« Institut des Recherches Crosby » et demanda à parler au directeur. Introduit chez H. Lloyd Praeger, il déballa son paquet, en sortit un petit appareil et, le présentant à son interlocuteur, lui dit :

— Monsieur... Depuis quelques mois j'ai décidé d'inventer quelque chose... J'ai travaillé dur, et voici le résultat de mon effort.

— En quoi consiste donc votre invention ?

— Je ne sais pas encore.. Je suis sûr que cet appareil doit indiquer quelque chose, mais je ne sais pas quoi au juste... C'est pourquoi j'ai voulu vous le soumettre...

Trois jours plus tard, quand l'inventeur anonyme se représenta devant le directeur de l'Institut, celui-ci lui conseilla :

— Reprenez votre appareil, mon ami, et bricolez un peu, et quand vous me le rapporterez, faites en sorte qu'il indique la formation de la neige sur les avions...

Quelques mois passèrent ; puis, de nouveau, l'inventeur frappa à la porte de M. Praeger et, lui offrant un appareil en forme de T qui présentait très peu de ressemblance avec le précédent, il s'écria :

— Ça y est ! J'ai enfin trouvé ce que vous m'avez demandé !

Et c'est ainsi que, depuis trois ans, les avions américains portent tous un petit appareil dégivreur qui, mû par un système électronique secret, indique au pilote la quantité du givre qui se dépose sur l'aile de son avion volant à une haute altitude en même temps qu'il fait fondre cette neige qui risque d'alourdir l'appareil...

Et le mérite de cette invention revient à l'Institut des Recherches Scientifiques de Pasadena, fondé au début de la guerre par Bing, Bob et Larry Crosby en vue de faciliter la tâche aux jeunes inventeurs et de perfectionner les inventions pouvant aider à la victoire...

Depuis cinq ans, plus de 2.000 projets ont été minutieusement examinés... La plupart n'étaient que des rêves extravagants de jeunes gens à l'imagination fertile ; mais le directeur H. Lloyd Praeger, aidé par deux autres experts, ont retenu une vingtaine d'inventions qui ont pu rendre d'appréciables services aux armées alliées...

▶ Depuis plusieurs années, cet Institut essayait de mettre au point un « cochon de fer » qui consiste en un chariot blindé mû par la radio et qui peut être dirigé jusqu'aux lignes ennemies où, automatiquement, il explose, détruisant tout ce qui l'entoure. On sait que les Allemands mirent à profit une invention pareille à Anzio, devançant les Américains. Mais l'Institut Crosby n'en a pas moins le mérite d'avoir été le premier à y penser...

▶ Praeger encouragea également la fabrication d'un viseur d'artillerie d'une précision sans égale et qui s'avéra être d'une grande aide à l'armée américaine.

▶ Le « fluoroscope » n'est pas une des moindres inventions de l'Institut. Grâce à cet appareil, qui aide le chirurgien à localiser les balles et les shrapnels dans le corps humain en leur donnant une sorte de troisième dimension, les chirurgiens purent plus aisément opérer les blessés en plein front sans avoir besoin de recourir aux sondages des plaies.

▶ N'oublions pas le « miroir doré » qui aida les Spitfires, au cours de la bataille de Grande-Bretagne, à repérer, de nuit, les avions ennemis en faisant converger vers leur surface polie les rayons ultra-rouges qu'ils dégagent...

De nombreuses autres inventions furent également perfectionnées grâce au travail ardu de Larry et à la générosité de Bing et de Bob qui, non satisfaits d'amuser les troupes, ont tenu à prendre une plus large part à l'effort de guerre et ont offert une grande partie de leur fortune à l'Institut qu'ils ont fondé pour aider leur pays à gagner la guerre...

LA SUISSE, TERRE HOSPITALIÈRE..

Retour d'Europe, M. et Mme Georges Vaucher ont bien voulu écrire pour « Images » les impressions de leur séjour en Suisse, îlot d'ordre et de santé dans un continent encore convalescent.

Les Verrières. Tout le monde descend. C'est la visite de la douane. Après six ans d'absence, voici notre premier contact avec la Suisse. Nous sommes en plein Jura, et déjà, par les fenêtres du wagon, nos yeux ont été charmés par la fraîcheur des pâturages et par la verdure dont nous avons été sevrés pendant si longtemps.

A la douane, nous nous trouvons tout de suite dans cette ambiance d'ordre et de discipline qui a permis à la Suisse de traverser sans heurts trop brusques ni privations trop dures l'épouvantable période de guerre : avec courtoisie et fermeté, le douanier contrôle et pèse minutieusement les provisions que nous apportons d'Egypte. La séance dure assez longtemps et nous sommes d'autant plus pressés que mon beau-frère nous attend de l'autre côté de la barrière en nous faisant des signes affectueux. Enfin, après avoir dûment signé nos permis d'importation et payé une taxe très raisonnable, nous franchissons la frontière, emportant nos provisions qui seront accueillies avec joie et qui apporteront un petit appoint utile et un supplément agréable aux menus de famille. Cependant, nous nous apercevons avec joie qu'elles ne comblent point un vide angoissant : le rationnement est admirablement organisé et personne ne souffre de privations.

C'est cette prévoyance réfléchie qui a permis à un grand nombre de familles, qu'elles soient modestes ou aisées, d'inviter des enfants français, belges, grecs ou hollandais à passer chez elles la période des vacances. Ainsi, cela fut pour nous un spectacle à la fois touchant et amusant que d'assister, dans un chalet du Jura, à la camaraderie de deux jeunes Suissesses avec leurs petits hôtes français : la simplicité des unes s'adaptant fort bien à l'esprit éveillé des autres qui avaient pris goût très vite aux joies saines de la campagne.

Les enfants ne sont pas les seuls étrangers qui passent leurs vacances en Suisse : dix mille Américains s'y relaient dans les cités et les villégiatures et en reviennent enthousiastes. Que ce soient des officiers d'état-major à Paris, des soldats dans une rue de Genève ou un aviateur à l'aérodrome de Naples, nous n'avons pas rencontré un Américain qui ne garde un merveilleux souvenir de son voyage en Suisse, ou qui, sur la foi du récit d'un de ses camarades, ne désire y passer sa plus prochaine permission. Ils sont logés dans les hôtels des villes et des montagnes. On y retrouve le confort d'avant-guerre, et nous sommes terriblement tentés à l'idée qu'ils seront ouverts et chauffés pour pour les sports d'hiver.



Nombre d'enfants européens ont été invités à passer leurs vacances en Suisse par des familles de la République helvétique. Voici l'arrivée de pits Français tout joyeux à la gare de Zurich.

Nous-mêmes, nous sommes tout au plaisir de nous retremper dans l'atmosphère du pays. Je tombe en arrêt devant les vitrines des magasins où bas de soie, lingerie, pull-over, robes sont exposés et marqués à des prix qui feraient rêver les élégantes d'Egypte. Je suis heureuse aussi de reprendre contact avec le monde intellectuel : nous nous rendons compte que la Suisse, pendant la guerre, a été un îlot de paix où la production littéraire a eu un libre et vigoureux essor. Nous avons de vivantes discussions avec nos amis retrouvés, avec le professeur et écrivain Charly Guyot qui s'est, comme moi, intéressé à la littérature américaine, avec Max Petitpierre que nous avons retrouvé Conseiller fédéral et qui a conservé, malgré les honneurs civiques, ainsi que sa femme, sœur de Denis de Rougemont, une charmante simplicité helvétique. Nous rencontrons à Genève Marcel Raymond, professeur à l'Université, qui vient de publier un ouvrage original sur Victor Hugo. Et quelle joie de revoir notre cher Georges Cattaoui, qui garde toujours pure dans ses yeux la flamme de l'idéal ! Pour lui aussi, ces années ont été fructueuses : il a collaboré assidûment à des revues littéraires, à *Labyrinthe* entre autres, journal d'avant-garde, et il a composé avec ferveur un ouvrage sur de Gaulle. A Berne, nous dînons avec un ancien Cairote, actuellement attaché culturel à la légation de France : c'est Henri Guillemin, dont les admirateurs du Caire n'ont pas oublié la personnalité intense et complexe.

Nous avons été frappés par la qualité de la production littéraire pendant ces dernières années. A côté des œuvres d'auteurs suisses, les étalages de libraires s'enrichissent des livres d'écrivains français de la Résistance dont la pensée trouva refuge en Suisse. Aragon, Elsa Triolet, Jouve, Eluard, Vercors et bien d'autres furent édités avec art et amour dans ce pays qui eut la chance de rester libre pendant les années d'oppression.

NELLY VAUCHER-ZANANIRI

ORDRE ET SANTÉ

Août-Septembre 1945

Après avoir franchi la Méditerranée sur un transport militaire britannique, nous avons traversé une France meurtrie par la guerre et troublée par les passions politiques de l'après-guerre.

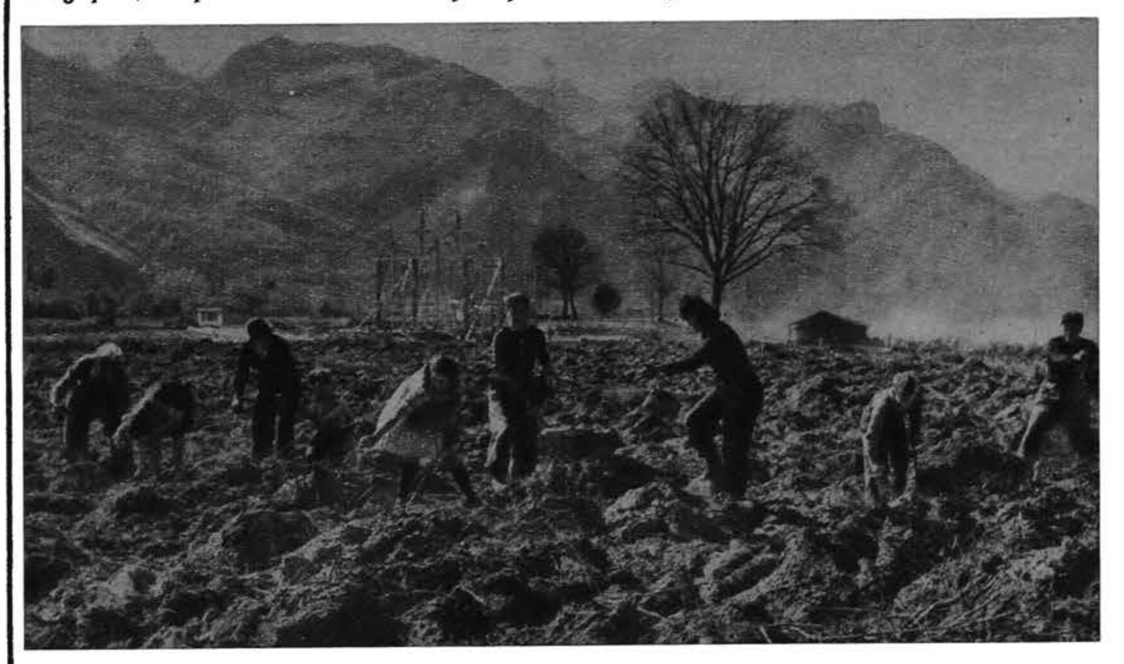
A Toulon, c'étaient les épaves lamentables de la flotte sabordée et les installations portuaires démolies par l'artillerie allemande et alliée.

De Marseille à Paris, et de Paris en Suisse, le train passait sur des ponts de fortune, et des constructions provisoires remplaçaient, tant bien que mal, les gares détruites par les bombardements alliés ou par les partisans français. Destructions tragiques, et pourtant nécessaires puisque la rupture des communications ferroviaires empêcha les Allemands de concentrer leurs forces lors du débarquement anglo-américain.

Au milieu de l'Europe physiquement et moralement bouleversée par la guerre, le plateau suisse apparaît comme un îlot de paix, d'ordre et de santé.

Pour qui revient d'Egypte, ce qui frappe en premier lieu, c'est la propreté des villes et des campagnes helvétiques. Propreté des wagons de chemins de fer, propreté des tramways, dont les panneaux et les accessoires d'aluminium luisent ainsi que des jouets bien astiqués, propreté des maisons et des magasins aux devantures gaîment éclairées, propreté des piétons, des bicyclistes et des chevaux. Car les autos sont rares, réservées aux médecins par une autorité attentive à faire respecter la loi.

Après la propreté, ce qui frappe l'étranger, c'est la discipline qui règne en Suisse. Chacun reçoit des cartes de ravitaillement qui lui permettent de se nourrir et de se vêtir décemment, sans gaspillage mais sans être obligé de recourir au marché noir. Avant la guerre, la Suisse importait plus de 600.000 tonnes de marchandises par mois. Elle n'en reçoit aujourd'hui qu'une cinquantaine de mille tonnes, et ses exportations dépassent largement ses importations. Pourtant, grâce à l'utilisation rationnelle des ressources du pays, le niveau de la vie a été maintenu plus haut qu'on ne pouvait l'espérer. La superficie des cultures, par exemple, a été portée durant la guerre de 220.000 à 365.000 hectares, et l'industrie travaille à plein rendement, malgré la difficulté de se ravitailler en matières premières, surtout en charbon.



La main-d'œuvre ouvrière contribue à l'extension des cultures en Suisse. Voici des femmes et des enfants employés à déblayer un terrain d'agriculture dans le canton du Valais.

Très individualiste, le Suisse ne ménage pas ses critiques à son gouvernement. Mais, dans l'ensemble, il le respecte et lui sait gré d'avoir dirigé le pays avec fermeté et sagesse. Au moment où l'Allemagne dominait l'Europe, le Conseil Fédéral a su résister à la pression que le national-socialisme et le fascisme exerçaient sur les pays de l'Europe centrale, pour les convaincre d'adhérer à « l'Ordre Nouveau ». Depuis la victoire alliée, c'est avec l'Angleterre, les Etats-Unis et la Russie qu'il a fallu traiter. Par une attitude très franche, le gouvernement suisse a su faire respecter sa politique nationale d'indépendance et de neutralité.

Avec la Russie, en particulier, l'enquête impartiale sur le régime réservé aux internés soviétiques a dissipé les nuages qu'une certaine presse se plaisait à accumuler. Et avec la France et l'Italie, les relations les plus cordiales existent dans le domaine politique et une coopération étroite s'organise dans l'activité économique.

G. VAUCHER

PHALANGISME LIBANAIS

Le chef des phalangistes libanais, Pierre Gemayel, de passage au Caire, nous a fait de franches déclarations sur le mouvement qu'il dirige.

Qui donc n'a entendu parler des « phalanges » libanaises ? Qui donc n'a eu les échos de vagues rumeurs contradictoires qu'on a fait circuler au sujet de ce mouvement des jeunesses libanaises ? Rumeurs favorables : les phalangistes, jeunes gens admirables qui représentent la réaction d'un peuple fort et tout près des origines de sa race, la volonté d'être d'une nouvelle et vigoureuse génération. Rumeurs défavorables : le phalangisme ? Mais ce n'est qu'une des multiples répliques du fascisme... Mais c'est l'embrigadement d'inspiration communiste !...

Dans cet Orient où la jeunesse laissée à elle-même cherche depuis quelque temps des directions morales et spirituelles, il ne nous a pas paru d'un mince intérêt de profiter de la presence de Pierre Gemayel au Caire pour lui poser des questions franches sur le mouvement qu'il dirige.

— Je suis un sportif. Je l'ai toujours été. C'est ce qui m'a conduit à fonder les « phalanges ». Comment ? C'est bien simple. Je partais chaque année passer mes vacances d'été en France. Ceci me donnait l'occasion de faire aussi des tours en Europe. En tant que jeune et sportif, je m'intéressais aux divers mouvements de jeunes qui y naissaient tous les jours et j'admirais cette discipline, cette organisation à laquelle les nouvelles générations européennes se soumettaient *volontairement* pour acquérir une formation morale à côté de l'intellectuelle que les écoles ou les universités leur avaient donnée. Automatiquement, j'établissais un parallèle entre cette jeunesse d'Europe, énergique, volontaire, et la nôtre qui, n'étant pas moins capable des mêmes choses, végétait neanmoins. Eduquée dans des écoles françaises, américaines, anglaises, elle s'éparpillait suivant les goûts divers qu'on lui avait par hasard inculqués. Elle se disait anglaise ou française ou américaine — jamais libanaise !

« A Beyrouth, avec quelques camarades, j'avais constitué une équipe sportive. Le sport etant éducateur du caractère, je pensais que ses bienfaits moraux pourraient aussi bien s'étendre au delà des frontières d'un petit groupe. Le point de ralliement serait-il donc là ?

« Je m'efforçai avec mes amis d'élargir notre cadre. C'était en 1936.

« De ce que je viens de vous dire, vous pouvez vous rendre aisément compte que notre seul but était de former moralement une nouvelle jeunesse libanaise, d'après des principes qui étaient en honneur chez toutes les nations — aussi bien en URSS — les Komsomols — qu'en Angleterre, où le scoutisme est né, qu'en France, où les associations de jeunesses pullulent. Nous avions pour ambition — et cette ambition est demeurée la même — de redresser les muscles du peuple libanais de manière à l'egaler aux meilleures nations. Ceci s'appelle faire du nationalisme, et non point de la politique. Car de notre action, tous les partis, toutes les communautés, tous les citoyens sont appelés à profiter.

« Et d'ailleurs pourquoi avait-on placé le Liban sous mandat ? N'était-ce pas, en théorie, afin de réaliser ce but, c'est-à-dire d'élever au rang de nation parfaite un peuple qu'on jugeait à tort incapable de se gouverner tout à fait lui-même ?

« Mais le mandat n'était, ne devait être qu'une comédie. Les esprits droits qui ne s'embarrassaient pas de nuances et de vaines distinctions s'en étaient tôt aperçus. Et dans notre franche simplicité nous étions, mes camarades et moi, de ceux-là. Nous nous disions que le mandat omettait systématiquement les vrais patriotes, les caractères trempés, les volontés honnêtes, et ainsi la nation se défaisait-elle, pour ainsi dire, parce que personne ne voulait la « faire », la réaliser.

« Réaction donc, et par le seul moyen utile, pratique, efficace : l'éducation civique qui est le corollaire de l'éducation sportive.

« Aujourd'hui, neuf ans après, les Phalanges qui sont avant tout une école d'éducation civique et morale comptent 40.000 membres actifs, 120.000 sympathisants. Elles ont avec elles les trois quarts du pays.

« Nos 40.000 membres actifs ne font pas de politique, pas plus que nous ne demandons à nos sympathisants d'en faire. Pourquoi ? Parce que nous estimons que le citoyen libanais n'est pas encore prêt à affronter la politique. Plus tard, peut-être, lorsque notre « école » aura suffisamment trempé les caractères, nos phalangistes seront-ils à même d'envisager et de résister aux tentations des parlements et du pouvoir. Et d'ailleurs, à ce moment-là, il n'est pas dit que nos adhérents feront de la politique au nom et pour compte des « Phalanges » ; nullement, ils feront *leur* politique, quelle qu'elle soit, mais d'après les principes sains qu'ils auront appris. Pour le moment, nous nous efforçons de leur inculquer ces principes.

« Notre organisation est ainsi composée et articulée :

« Au haut de l'échelle, un chef supérieur assisté d'un secrétaire général et de douze chefs de service. Cet organisme se réunit tous les mardis, quoi qu'il advienne. Les services se divisent en secteurs. A leur tour, les secteurs en sections, celles-ci en groupes et ceux-ci en points.

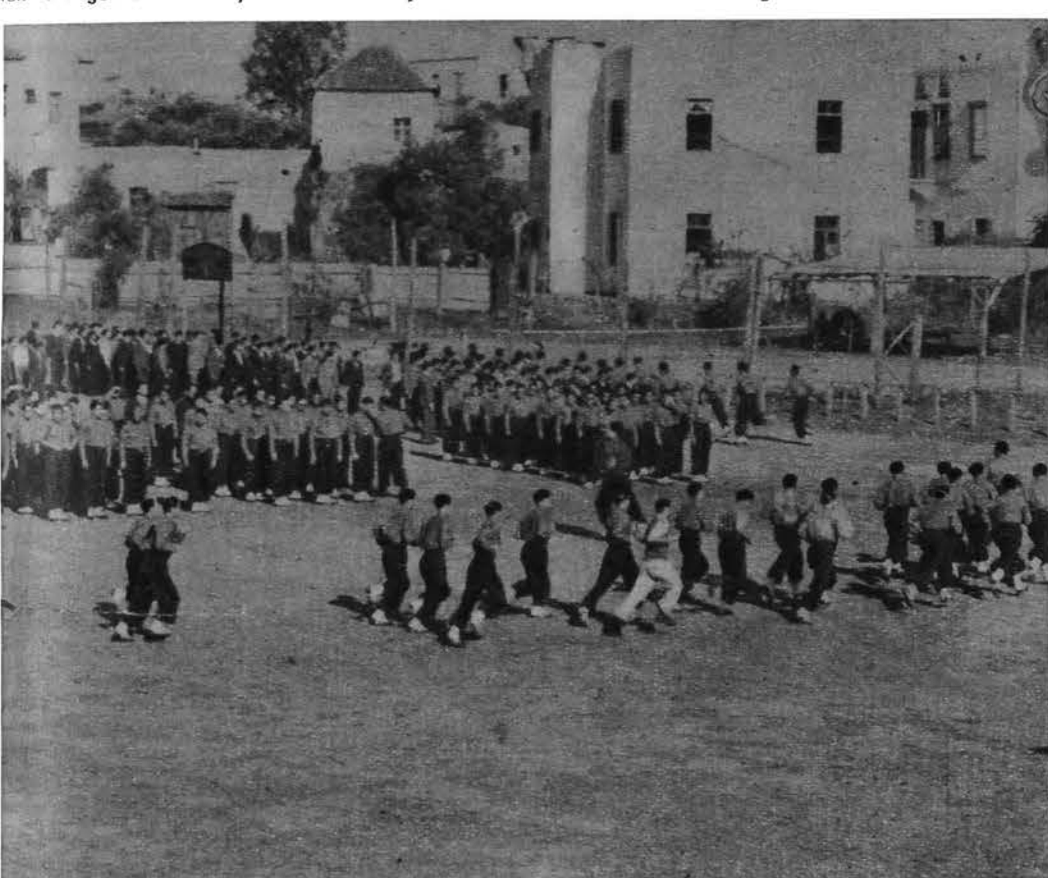
« Il y a des services de cadres, d'entr'aide, de finances, de presse et propagande, d'émigration et d'immigration, d'économie nationale, etc.

« Le service des cadres s'occupe de l'éducation paramilitaire de la jeunesse. Ici j'insiste sur ce mot « paramilitaire ». Il signifie chez nous, au Liban, autre chose qu'en Europe. Nous n'avons pas de service militaire obligatoire, nous n'avons aucun système d'éducation physique. Or, le paramilitarisme — chez nous — c'est cela et ce n'est que cela. Il ne doit donc pas être décrié au nom de je ne sais quelles vagues ressemblances !

« Mais je poursuis : le chef du service des cadres ne travaille pas seul ; il est assisté d'un état-major qui, par le truchement des formations de l'échelle inférieure de la hiérarchie, veille à dispenser l'entraînement militaire et civique et l'enseignement, au moyen de cours et conférences, de l'histoire du pays, de sa géographie et de son économie.

« En été, l'entraînement se fait à la montagne, dans ce que nous appelons les « campements de formation phalangiste ». Il faut avoir passé par quatre camps de formation — d'été ou d'hiver — pour faire partie des cadres de l'organisation. »

CH. A.



La Phalange libanaise s'occupe de l'éducation paramilitaire de la jeunesse ; mais, ici, le paramilitarisme n'est qu'un système d'éducation physique. Voici des jeunes qui s'exercent.



Deux fois par an, 1.600 paquets de dons divers étaient envoyés aux prisonniers de guerre, musulmans et hindous, en Allemagne. Le Croissant Rouge a soulagé bien des misères.

AU CROISSANT ROUGE

Mme Sirry pacha nous parle des activités des dames du Croissant Rouge égyptien pendant les années de guerre. Leur aide aux sinistrés et aux prisonniers de guerre est des plus importantes.

Au rez-de-chaussée de l'hôpital du Croissant Rouge, dans un grand bureau, sous le sourire d'un grand portrait de S.M. la Reine Farida, Mme Sirry pacha, présidente du Croissant Rouge égyptien, et Mme Aboul Hoda pacha me parlent des activités de leur Société au cours de ces cinq années de guerre.

Jusqu'au début de la guerre, la société du Croissant Rouge égyptien était exclusivement composée d'hommes. Voulant secourir les sinistrés du tremblement de terre qui venait d'endeuiller la Turquie, les dames égyptiennes apportèrent leur aide. Les princesses offrirent quelques-uns de leurs bijoux, une collecte fut organisée, et le résultat particulièrement encourageant créa un précédent qu'il aurait été dommage de ne pas répéter.

Le premier souci de la nouvelle société féminine fut de créer un corps d'infirmières qui porterait secours aux soldats égyptiens blessés, dans l'éventualité de l'entrée en guerre de l'Egypte. Avec les raids aériens qui, en 1941, se succédaient à une cadence quotidienne, les volontaires du Croissant Rouge eurent pleinement l'occasion de rendre service.

Ayant vu de près misère et souffrances, le Comité décida également de créer un Service Social qui chercherait, dans la mesure de ses moyens, à donner du travail aux familles nécessiteuses et à leur venir en aide.

L'épidémie de malaria en Haute-Egypte donna naissance à toute une organisation ; des médicaments, des produits alimentaires et des vêtements furent envoyés en même temps que des missions médicales, et des infirmières allèrent porter secours aux villages atteints du fléau.

Pendant ce temps, une tragédie sur une échelle jamais égalée se déroulait en Europe. Sur le sol privilégié de l'Egypte, des comités grecs, polonais, anglais, français, belges, tchèques, albanais, etc., se fondaient. Les dames du Croissant Rouge égyptien se sont alliées à chacun de ces comités, participant aux quêtes pour les rentrées de fonds, organisant des fêtes, etc. Le Croissant Rouge égyptien a participé de 1940 à 1944 pour une somme de près de 16.000 livres aux diverses œuvres de secours destinées aux sinistrés de guerre à l'étranger.



Mme Sirry pacha et Miss Bryger, déléguée de la Croix-Rouge américaine, goûtent aux aliments de la cuisine populaire.



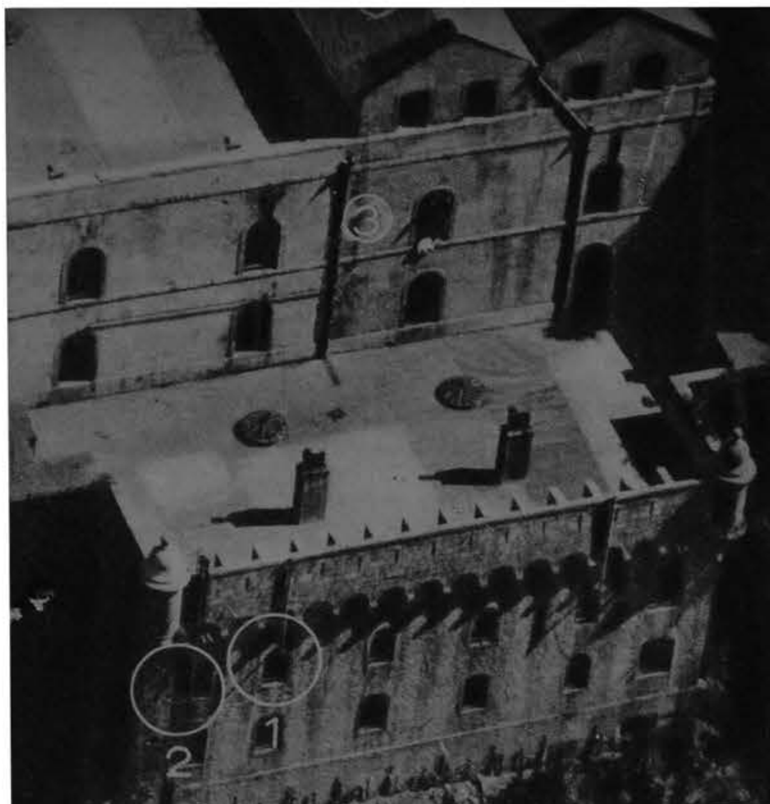
Le département des pansements. Les dames du Comité préparent les colis qui seront envoyés pour soulager les blessés.

Des bandages, des paquets du merveilleux coton égyptien, des couvertures ont été envoyés un peu partout. En Allemagne, les prisonniers de guerre — les musulmans en particulier — recevaient, deux fois par an, 1.600 paquets de dons divers qui leur étaient envoyés par les dames du Croissant Rouge.

Maintenant que la guerre a pris fin, celles-ci vont désormais consacrer leur activité à l'Egypte. Elles préparent continuellement des quantités de vêtements qui sont distribués aux pauvres à l'occasion de fêtes, et n'arrêtent pas de faire des piles de précieux bandages qui servent dans les hôpitaux gouvernementaux, où les accidentés pauvres reçoivent des soins immédiats et gratuits.

On m'a fait visiter de grandes salles d'une propreté méticuleuse, où les accidentés du trafic de la grande ville attendent patiemment que leurs plaies se cicatrisent.

Dans un grand frigidaire, bardé comme un coffre-fort, reposent des petites bouteilles de pénicilline. Des bouteilles plus précieuses que le plus précieux des parfums, et qui serviront à sauver quelques vies humaines.





La cellule n° 6 photographiée quand elle hébergeait M. Mandel assassiné depuis par les sbires de Pétain. Les temps sont changés...

1) Cellule n° 6 : Pétain. 2) Corps de garde des surveillants. 3) Logement des gardiens. 4) Buanderie, parloir. 5) Réfectoire, cuisine.

PÉTAIN EST BIEN GARDÉ

Le reporter Serge Sazonoff s'est rendu au fort du Portalet, où il a pu, malgré les interdictions et la surveillance des troupes et de la police, prendre une série de photos sur la vie de Pétain au fort du Portalet. A la fin de ce reportage, il fut arrêté et son matériel photographique confisqué. Mais, grâce à un subterfuge, il a pu sauver les négatif qui constituent ce document unique.

Accroché à la montagne, le fort du Portalet donne l'impression d'être sculpté en haut relief dans le roc. Dominant une gorge étroite et sauvage au fond de laquelle roulent les eaux tumultueuses d'un gave, il est l'image vivante du légendaire « Château des brumes » illustré par les Romantiques. Ce sinistre décor est bien celui qu'il fallait pour le dernier acte de la grande tragédie qui s'est jouée depuis cinq ans. Là, au milieu de ce grandiose chaos de la nature, vit le prisonnier le mieux gardé de France : Philippe-Omer Pétain.

A trente kilomètres à la ronde est établie une zone interdite que nul ne peut franchir sans sauf-conduit spécial. Journellement, les trains et les routes sont sévèrement contrôlés par la gendarmerie. Des postes de garde et des barrages sont disséminés entre Bedouce et les Forges d'Abel, et des patrouilles font des rondes, de jour et de nuit, dans toute la région. Ce travail est confié à une compagnie de zouaves tunisiens, dont le P.C. est à Urdos. En outre, dans les agglomérations voisines du Portalet, des inspecteurs de la Sûreté Nationale surveillent étroitement les « étrangers » de passage. Il est interdit de stationner aux alentours du fort, et surtout de photographier celui-ci... à moins de ne pas se faire prendre. Ce qui, d'ailleurs, est extrêmement difficile, car des vigies armées de lorgnettes puissantes signalent immédiatement toute infraction à la consigne.

Quant au fort, il est gardé par un peloton de gardes républicains formidablement armés. Enfin, cinq gardiens de l'administration pénitentiaire se relaient auprès du prisonnier. La porte de la cellule 6 qu'il occupe (qui fut celle de Mandel) est fermée par cinq verrous et une serrure, et un gardien reste assis en permanence dans le couloir.

Outre M. Simon, directeur du fort, et les gardiens, trois personnes ont le droit d'approcher Pétain. Ce sont le capitaine Racine et le lieutenant Châtain qui, avec M. Simon, ont toujours accompagné l'ex-maréchal depuis son arrestation ; et le curé d'Urdos, promu aumônier militaire pour la circonstance, qui vient tous les dimanches dire la messe dans sa cellule.

Cependant, de nombreuses réparations ayant été faites dernièrement dans le fort, plusieurs ouvriers ont vu et même parlé au prisonnier. L'un d'eux, se trouvant nez à nez avec Pétain au moment où celui-ci montait à la terrasse où il se promène deux fois par jour, se vit interroger :

— Que faites-vous ici ?

— Je suis maçon et je répare l'escalier !

— Si vous êtes maçon, il faudra que je vous revoie... J'ai un projet de démolition pour ce fort !

Un autre jour, un fumiste, venu pour ramoner la cheminée de sa cellule, descend avec une échelle de corde au long de la paroi verticale qui domine le gave. Arrivé devant la fenêtre de Pétain, il voit celui-ci qui le regarde et dit : « Si vous venez pour me faire évader, il faudra trouver un autre moyen, car j'ai le vertige ! »

En général, pourtant, Pétain se confine dans le mutisme le plus absolu. Les seules personnes avec lesquelles il parle volontiers sont les docteurs et le curé. Sa seule occupation est la lecture. Il lit beaucoup. Parmi les volumes qui encombrent sa table, on peut voir voisiner une « Vie de saint Thomas d'Aquin », « Le Mémorial » et... « La Ballade de la geôle de Reading » d'Oscar Wilde. Il n'écrit jamais, sauf trois fois par semaine à sa femme. D'ailleurs, tout son courrier est mis sous séquestre.

Sa vie est réglée de façon immuable. Il se lève vers les 8 heures, fait lui-même son lit, procède rapidement à sa toilette, prend un bol de soupe et se rase ensuite. A midi, il déjeune : son menu est le même que celui de l'ordinaire des gardes républicains. Le dîner est à 19 heures. Il ne prend que deux assiettes de potage avec quelques légumes et il se couche aussitôt. Le matin à 9 h. 30 et le soir à 18 heures, visite et contre-visite des docteurs. Et lorsqu'il fait beau temps — sinon il s'y refuse — à 10 h. 30 et à 15 h. 30, il gravit les trente marches qui conduisent à la première terrasse ou les soixante-dix-sept qui mènent à la terrasse supérieure, pour se promener une demi-heure. Là, il fait quelques pas, puis s'assoit sur un banc de pierre, regarde la montagne ou appelle un gardien pour parler avec lui. De retour dans sa cellule, s'il ne lit pas, Pétain reste prostré dans son fauteuil des heures entières. Puis il se lève lentement, l'air las et abattu, et il se place devant le miroir de son lavabo. C'est alors qu'il se redresse, semblant prendre courage dans sa propre image, et c'est d'un pas plus ferme qu'il retourne à sa place. Presque continuellement il garde son chapeau sur la tête, mais, par contre, il se sert très peu de sa canne.

L'état de santé de Pétain est excellent. Mais, cependant, il redoute de passer, au fort du Portalet, l'hiver qui s'annonce très rude dans cette région. Toutefois le climat, tout en étant froid, est très sain. Paul Reynaud dit d'ailleurs qu'il ne s'est jamais si bien porté que durant son incarcération dans le fort. Malgré cette affirmation qui lui a été rapportée, Pétain a demandé son transfert. C'est là, sans doute, la raison des bruits de son prochain départ pour l'île Sainte-Marguerite. Bruits que les habitants de la vallée d'Aste colportent d'autant mieux que cette solution les satisfait pleinement. Car depuis l'arrivée du prisonnier et de son escorte, les contrebandiers — et ils sont nombreux dans ce pays — sont réduits au chômage sous peine d'être arrêtés par une patrouille de tirailleurs. Et ceux-ci, on le sait, n'ont de respect que pour la consigne donnée. Ce reportage prouve, il est vrai, que l'on peut les éviter ; mais pour s'y risquer il faut être ou fou... ou reporter !

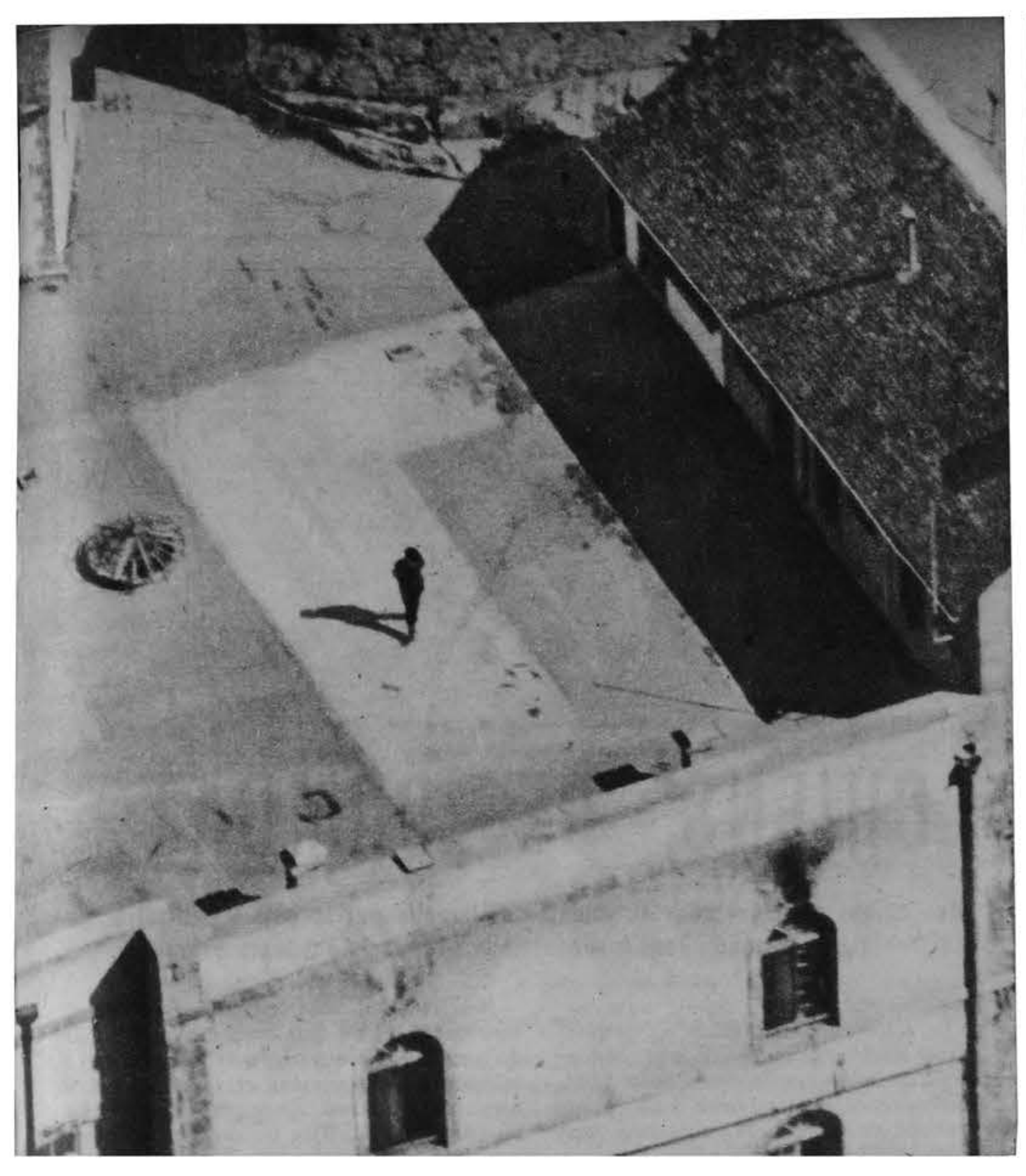
(Exclusivité « Images »)



A mi-flanc de la montagne, la forteresse du Portalet qui semble écrasée de toute sa majesté par les monts environnants.

Le brave curé qui dessert trois paroisses semble pressé, car c'est l'heure de dire la messe dans la cellule de Pétain.

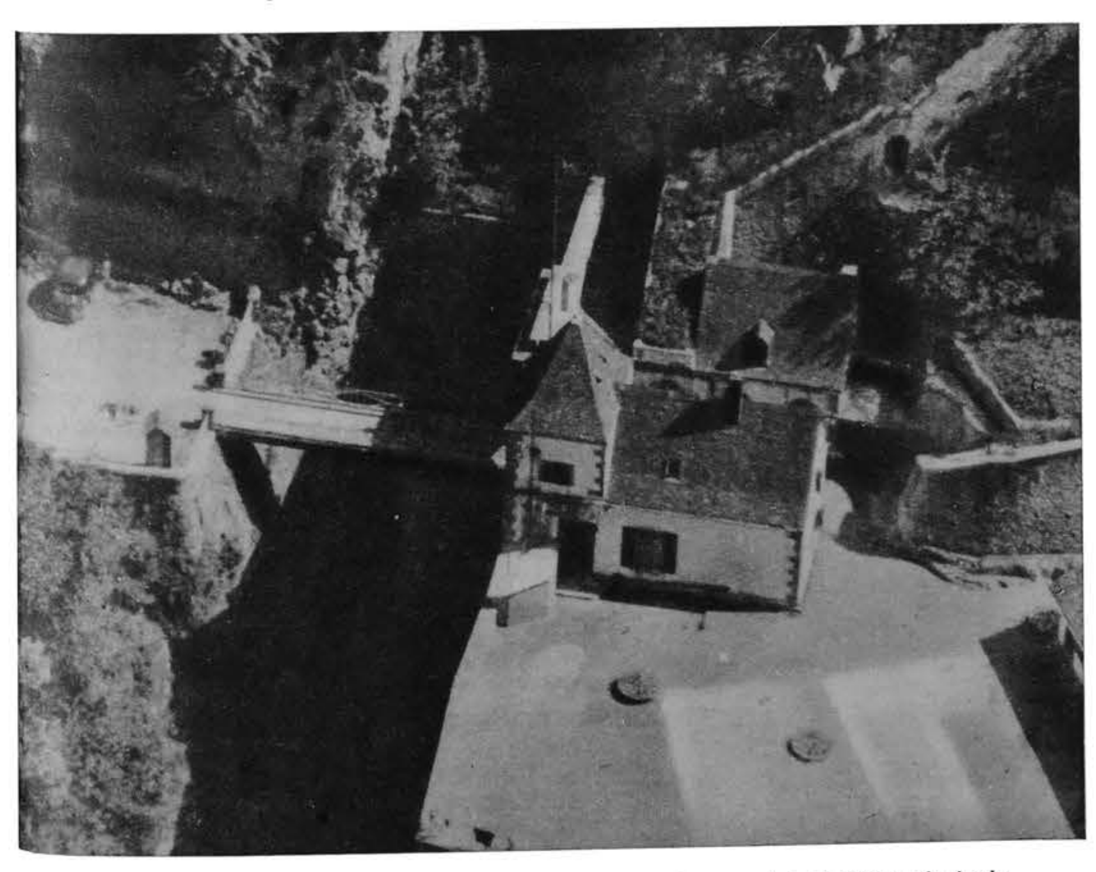
Mme Simon, épouse du directeur du Fort, est la seule femme habitant les lieux. La voici avec son mari et un lieutenant.



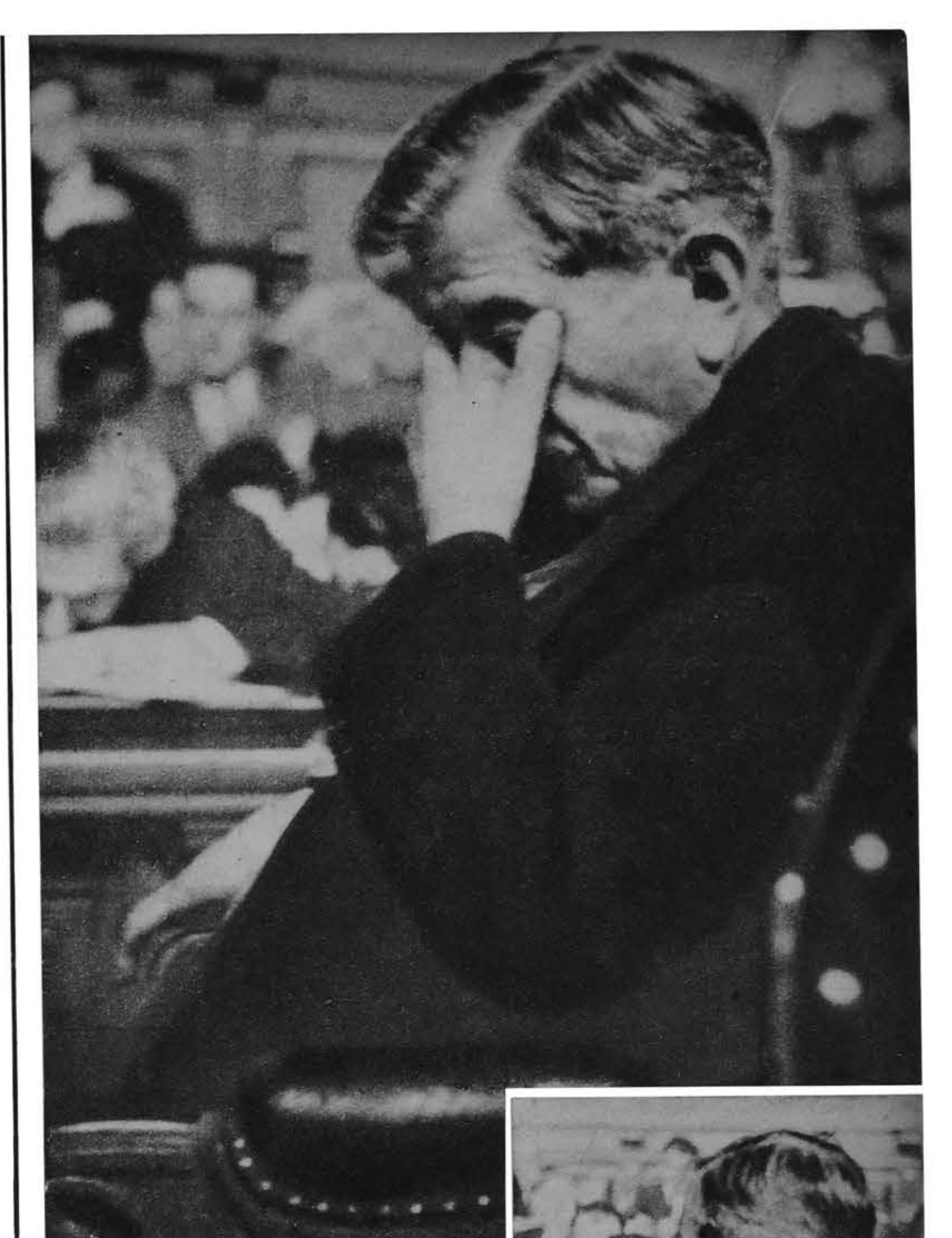
Silhouette noire, mains derrière le dos, pas militaire, voici Pétain sur la terrasse du Portalet.



Une route sinueuse serpente au fond de la vallée et s'élève vers la forteresse du Portalet.



Le fort est défendu par un précipice que franchit un pont menant à l'entrée principale.



FIN DE LAVAL

Après avoir tenté de s'empoisonner dans sa cellule dimanche dernier en avalant le contenu d'une fiole de cyanure, Pierre Laval a été exécuté le lendemain à la prison de Fresnes. Le quisling français mourut courageusement. « Je ne vous tiens pas pour responsables de ce crime, dit-il aux soldats chargés de le passer par les armes. Vive la France ! Visez droit au cœur. » Cela marque la fin d'un homme dont la carrière politique s'est malheureusement terminée par un asservissement total à la politique nazie. Ci-dessus : Le quisling français médite sur le sort qui l'attend. Il n'échappera pas au poteau d'exécution.

C'est la fin de l'orageuse carrière politiq de Pierre Laval. Le voici dans une pose m ditative au cours d'une audience du proc



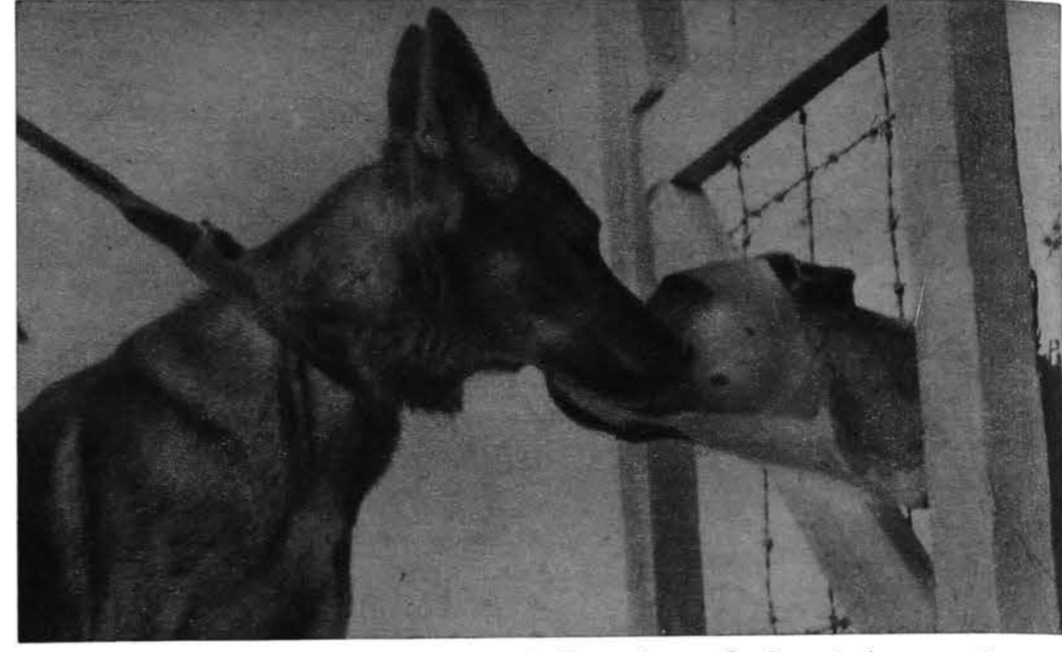
Au cours de son procès, Pierre Laval, qui a voulu défendre lui-même sa cause, étanche sa soif en ingurgitant un verre d'eau.



Une attitude de Pierre Laval au cours d'une audience. Son éloquence ne s'était pas tarie. Son exécution a eu lieu lundi dernier.



Le chien policier est entraîné à grimper et à descendre une échelle à un rythme rapide.



Roy (chien-loup) et Bilam font entre eux très bon ménage. On les entraîne avec douceur.

CHIENS DE COMBAT

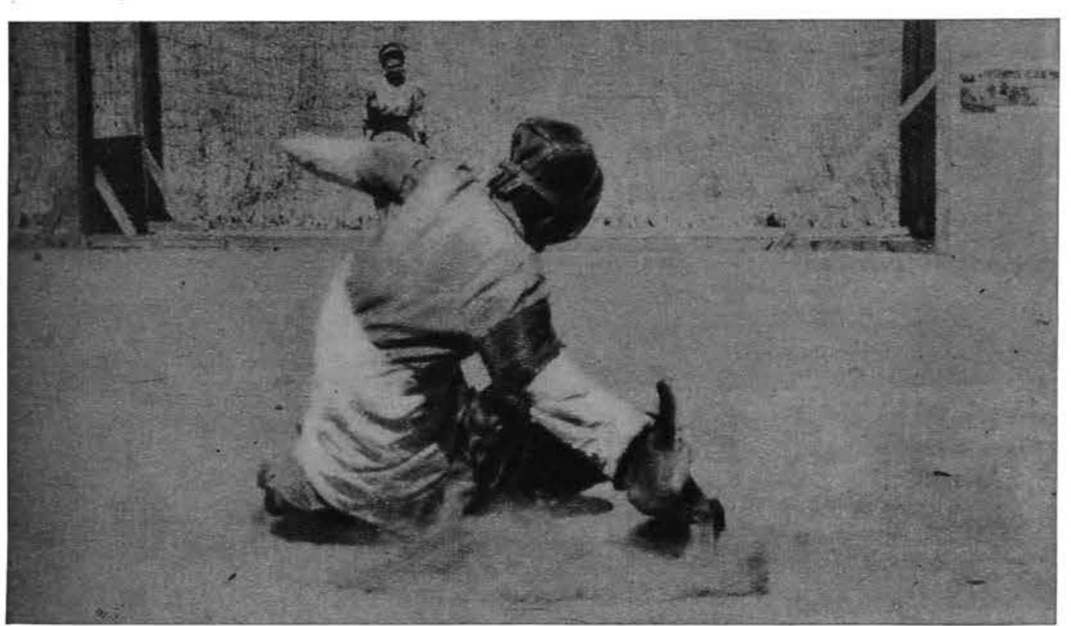
Des chiens policiers sont entraînés à Héliopolis par la police militaire britannique. « Images » leur a rendu visite et a assisté à leurs exercices.

Roy, berger allemand de 10 mois, robe mirabelle et oreilles en pointe, me tend une patte un peu dédaigneuse. Lorsqu'on est un chien de combat, vous comprenez bien qu'on n'a pas grande envie de jouer à ces jeux enfantins, tout juste bons pour des loulous de Poméranie...

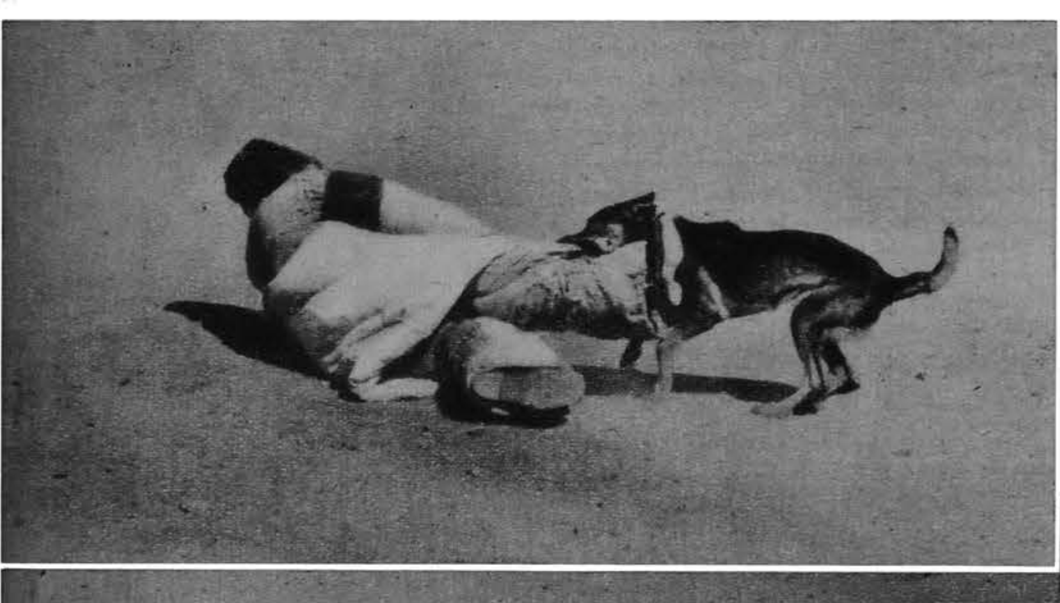
Roy va chercher son entraîneur, un sergent de la *Military Police*, et d'un aboiement bref lui enjoint de s'exécuter : « Allons, c'est ton tour ; tends ta patte à la dame ! »

Lorsque ces formalités préliminaires sont terminées, les deux amis s'en donnent à cœur joie. Roy saute à travers des cerceaux, grimpe des échelles, escalade des murs, enlève des obstacles de plus en plus élevés, et tout cela sans que son grand ami le sergent Kelly ait besoin de dire un seul mot. Roy obéit aux gestes, des petits gestes très discrets sur lesquels se concentrent tous les esprits du chien, le reste n'est qu'un effort musculaire, et tout le corps de Roy est un magnifique ensemble de beaux muscles longs et nerveux.

Après Roy, on nous présente « Bilam », un mastiff de deux ans, avec une figure d'une laideur toute humaine, et son entraîneur le sergent Jock qui est tout fier de ce fils adoptif. Bilam est moins agile que Roy, mais fait consciencieusement les mêmes exercices. On se sent quelque peu terrifié à la seule pensée qu'il pourrait vous mettre les deux pattes sur les épaules.



Notre rédactrice, abritée derrière une cage, assiste non sans émotion à l'attaque du chien.



←

Courir après le voleur, le mettre à terre et le maintenir ferme ; voilà un des principaux préceptes d'un bon chien policier.

Roy et Bilam sont tous deux des chiens de combat, et on leur enseigne leur métier de gendarme à la perfection : courir après le voleur, le renverser et le maintenir à terre en attendant qu'arrive la sentinelle du camp. Se débattre ou essayer de prendre la fuite signifierait s'exposer à des morsures parfois très graves.

Du reste, on nous montre un échantillon du travail. Un homme, couvert d'un habit bien rembourré et le visage protégé par un masque, fait semblant de courir. Le chien le rattrape, le renverse et lâche prise (avec un regret très visible), lorsque son ami et entraîneur le lui ordonne. Roy a fait le travail très proprement. Il a sauté sur les épaules de l'homme et l'a renversé d'un seul coup. D'autres se contentent de le jeter à terre en lui tirant une jambe, mais ce sont des fantaisistes. Pendant que dure la démonstration, on m'a mise à l'abri dans une cage en fer. On me dit poliment que c'est par crainte que le chien ne se trompe de « malfaiteur ».

Il y a dans le Moyen-Orient 300 chiens policiers entraînés par la *Military Police* d'Héliopolis. Le principe est d'habituer le chien à un seul maître qui lui fait subir un entraînement dont la durée ne doit pas dépasser six semaines à deux mois. Les chiens apprennent par la douceur et ne sont jamais battus. L'homme et le chien sont ensuite affectés ensemble à leurs unités de combat. La démobilisation pose un problème très grave, et l'on se demande comment relâcher les hommes sans relâcher les chiens.

Nous visitons les chenils. Chaque box, assez spacieux et méticuleusement propre, porte le nom de son occupant. Nous remarquons en passant « Garbo », produit d'un croisement entre un chien-loup et une levrette, et qui allonge de longues et élégantes pattes noires.

On se sert de 60% de chiens-loups ou bergers allemands, de 25% de mastiffs, de quelques croisements et de bull-terriers.

La diète est minutieusement surveillée. Les chiens font un repas par jour, et boivent à discrétion. Un vétérinaire veille à leur santé selon les méthodes scientifiques les plus récentes et se livre à des interventions chirurgicales, si besoin en est !

S'il est arrivé un accident à un chien du poste d'Alexandrie, par exemple, et que l'on juge que le chien ne peut pas être transporté sans danger, le vétérinaire se déplace lui-même de toute urgence, avec son matériel.

Avec une fierté bien compréhensible, on me montre l'album de la maison et les fiches des chiens où sont portées, à leur actif, les nombreuses arrestations faites grâce à leur flair.

Roy, que j'ai une folle envie d'adopter, me dit au revoir. Son apprentissage terminé, il ira « travailler » quelque part dans un dépôt de matériel de l'armée, et on ne saurait trop conseiller aux voleurs de réfléchir à deux fois, avant d'affronter ses canines.

G. S.



Le chien renverse l'homme, protégé par un habit rembourré, le mord et ne lâche prise que sur l'ordre de son entraîneur.



Une récente photographie de Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie française et romancier bien connu, dans sa bibliothèque.

GEORGES DUHAMEL, PÈLERIN

Georges Duhamel, le célèbre romancier, reprend son bâton de pèlerin d'avant-guerre. Il apportera au Canada le meilleur de l'âme française.

Il y a encore, en France, des royautés. Ce sont celles de l'esprit, de la pensée ou de la science. Georges Duhamel cumule les deux premières et, sans doute, aussi la troisième, puisqu'il est de formation scientifique et docteur en médecine. Dans un pays où les divisions politiques et les conflits de doctrine sociale marquent encore souvent des exclusives venant de tel ou tel groupe ou de tel ou tel parti, Georges Duhamel a su faire sur un nom qu'il a rendu glorieux et célèbre l'unanimité des adhésions. C'est un des très rares écrivains contemporains dont l'œuvre, l'action, l'influence rayonnent sur tout le pays sans une ombre. Aussi est-ce bien un véritable Ambassadeur de la Culture et de l'Humanisme français qui va quitter la France pour ces bonnes missions de pasteurs des âmes et des esprits qui s'attachent à son comportement naturel. On a pu écrire, il y a longtemps déjà, que Georges Duhamel était un sage ; qu'il avait la tête d'un sage, avec son vaste front que prolonge, en mappemonde de réflexion et de savoir, un crâne tout chauve, tout nu ; qu'il menait la vie d'un sage. Il est resté ce sage.

Avant le grand conflit de 1939, il avait fait de sa vie deux parts : durant six mois, il voyageait, emmagasinait sensations et émotions, prenait des notes de son écriture haute, ferme et déliée ; les six mois achevés, il rentrait à Paris, visitait quelques amis et se retirait dans sa propriété « La Maison Blanche », à Valmondois, où, entouré des siens, il poursuivait une œuvre généreuse et saine. La guerre, les problèmes de la Délivrance, les hautes fonctions qu'il exerce à l'Académie française dont il est le Secrétaire Perpétuel, le rôle éminent qu'il ne cesse et n'a cessé de jouer dans la vie française, tout cela a fait que, depuis six ans, Georges Duhamel n'a pas quitté Paris, sauf de brèves fugues à Valmondois.

— Je reprends, me disait-il, l'autre jour, en souriant, mon vieux bâton de pèlerin, mon antique valise, et je pars avec une curiosité toute neuve. Je « commence » par le Canada, d'où revient mon ami André Siegfried...

C'est une déclaration qui va rassurer les autres pays désireux de connaître ou de revoir l'un des écrivains les plus représentatifs de la France. En effet, l'auteur de « Civilisation » entend renouer, si ses occupations le lui permettent, avec son rythme d'avant-guerre : une demi-année de travail assidu, une demi-année de déplacements.

Car ce qui a toujours frappé chez Georges Duhamel, c'est ce sentiment d'équilibre qu'il y a dans sa personne, dans ses propos, dans sa production, dans l'organisation de sa vie. Il fait une chose à la fois, ce qui est la meilleure manière de la bien faire.

Depuis la libération, c'est par centaines qu'il a donné des articles, prodigué des allocutions, prononcé des conférences, distribué des préfaces. C'est, là, le rôle quasi social qu'il assume avec une autorité souriante, fine et bonhomme, avec ce goût de la répartie directe et du langage simple. Mais encore, il n'a négligé aucune des hautes tâches qui, sur des positions de maturité et de notoriété, assurent à l'écrivain cette parfaite communion d'idées et de sentiments avec un énorme public, très varié. C'est ainsi qu'en moins d'une année l'auteur de « La Vie des Martyrs » a pu publier quatre livres, dont les titres suffisent à indiquer la géographie d'intérêt. Ce furent d'abord « Civilisation Française » et « La France Immortelle », deux « essais » très poussés, dans lesquels l'écrivain entendait produire des témoignages susceptibles d'éclairer le débat où toutes les nations du monde sont dès maintenant conviées, et où il concluait que, de quelque manière qu'on aborde le problème, il apparaît que la France n'est absente d'aucune des victoires de la civilisation occidentale. Plus récemment, il a fait paraître, presque simultanément, deux autres ouvrages : « Lieu d'Asile », que les Allemands avaient mis au pilon en 1941 et qui est la relation des soins que le médecin Georges Duhamel apporta, au cours du terrible exode de juin 1940, aux civils blessés ou malades ramassés sur la route ; l'autre est le dixième tome de la « Chronique des Pasquier » et s'intitule « La Passion de Joseph Pasquier » Ce dernier livre fut longtemps retardé par la pénurie de papier, et ce sont les Canadiens qui, d'un magnifique geste d'amitié, en firent, les premiers, une édition, en janvier.

Il faut encore ajouter à cette magistrale et abondante production à laquelle, unanimement, la critique a fait un chaleureux accueil, la publication de fragments étendus de « souvenirs » parus dans la presse quotidienne ou hebdomadaire et dans les revues.

Car Georges Duhamel est très attaché, lui qui donne à « l'homme » une si notoire importance, à cette plongée dans sa vie, de laquelle il tire les plus riches enseignements. Il a écrit qu'il avait des souvenirs de deux sortes : ceux de sa vie réelle et ceux de ses vies imaginaires. Et il ajoutait : « Si je ne trouve pas moyen de leur assigner à tous leur territoire et leurs limites, mes souvenirs imaginaires finiront par mettre les autres en déroute et les anéantir. » Pure menace, et qui dénote le profond humour de ce sage, dont le sourire sait par avance démentir ce que ses boutades, de tournure parfois sentencieuse, pourraient avoir de trop sérieux.

Dans la douce et calme maison de la rue de Liége, à Paris, le grand écrivain s'affaire et se presse ; une fois n'est pas coutume :

« Songez, dit-il : partir après plus de six ans d'immobilité, c'est bien, selon un vieux dicton, retrouver une jeunesse ! »

C'est cette jeunesse-là, jeunesse de l'âme, jeunesse de la France, que le plus célèbre, le plus pur de ses enfants va offrir au monde.

PIERRE DESCAVES

Le Chapitre des MILITAIRES

↑ Trophées.

← — Soyez le bienvenu, mon ami, soyez le bienvenu. Nous en avions marre des khakis !

↑ — Elle n'a pas encore fini de témoigner sa gratitude envers les Alliés.

↑ Place réservée.

OFFICERS' ONLY

→ — J'ai un aveu grave à vous faire : je ne suis qu'un civil !

(Par KIRAZ)



Cette Semaine...

ARMÉNIENS, PEUPLE TRAGIQUE...

« Malheur au peuple arménien qui fut impliqué dans la politique européenne ! Il eût mieux valu pour lui que son nom n'eût jamais été prononcé par un diplomate européen », écrivait le Dr Fridtjof Nansen, le célèbre explorateur norvégien qui, on le sait, s'occupa avec tant de dévouement des réfugiés et des apatrides de l'autre grande guerre.

Mais depuis cette déclaration, qui date de 1928, la condition du peuple arménien s'est beaucoup améliorée si elle n'a pas été définitivement rétablie. C'est ce qui ressort du livre riche de renseignements que vient de publier à Beyrouth M. Vazkène Aykouni, directeur de la revue « Haï-Kir ». A travers les vicissitudes de leur histoire, les Arméniens, victimes de la situation géographique de leur territoire, ont changé de nationalité, mais ne se sont jamais transformés ethniquement. Faisant remonter leurs origines à la Genèse, ils se disent descendants de Noé, donc peuple biblique. Même leur pays montagneux offre un aspect de commencement du monde : on y trouve, par exemple, une plante singulière, le hamasphiur, qui pousse une fois tous les douze ans et qui a douze tiges, portant chacune des fleurs de couleurs différentes !

Comme on le pense bien, c'est surtout de l'Arménie d'à présent que M. Vazkène Aykouni traite dans son livre, de la République soviétique d'Arménie où la population a prospéré magnifiquement dans le travail et dans l'art. De plus, au cours du conflit mondial qui vient de se terminer, les efforts de guerre du peuple arménien ont dépassé toutes les prévisions : « L'Arménie est la 2ème République de l'Union par la contribution qu'elle a apportée à la guerre contre le nazisme... », a déclaré Staline lui-même. C'est l'éloge le plus officiel qui ait été fait de la renaissance arménienne.

LE JOUEUR D'ÉCHECS

Cette nouvelle de Stefan Zweig, retrouvée dans ses papiers après sa mort — on se souvient que, désespérant du monde, il s'est suicidé, il y a trois ans, au Brésil où il s'était réfugié — est, sans contredit, un chef-d'œuvre.

En des pages d'une intense réalité, avec des phrases d'une fluidité prenante, Stefan Zweig a conté, sans en avoir l'air, une histoire bien significative de notre époque.

Sur un paquebot, au cours d'une traversée, l'auteur se trouve en contact avec deux types bien opposés de joueur d'échecs : le premier est champion du monde et d'une notoriété à l'égal de Capablanca ou Aljechin, mais, aussi, d'une « inculture universelle » ; l'autre, raffiné, cultivé, ne doit sa prodigieuse connaissance de mémoire de l'échiquier qu'à une longue détention à Vienne, dans le fameux Hôtel Métropole transformé en prison par les Nazis au lendemain de l'Anchsluss. C'est avec un talent insurpassable que Stefan Zweig évoque la torture que constitue pour l'esprit humain la mise au secret imposée à certains prisonniers.

La partie qui s'engage à la suite d'un hasard et d'un pari entre ces deux hommes penchés sur le même problème, la même stratégie, permet au « virtuose de la nouvelle », comme a été appelé Stefan Zweig, de réaliser du grand art symbolique.

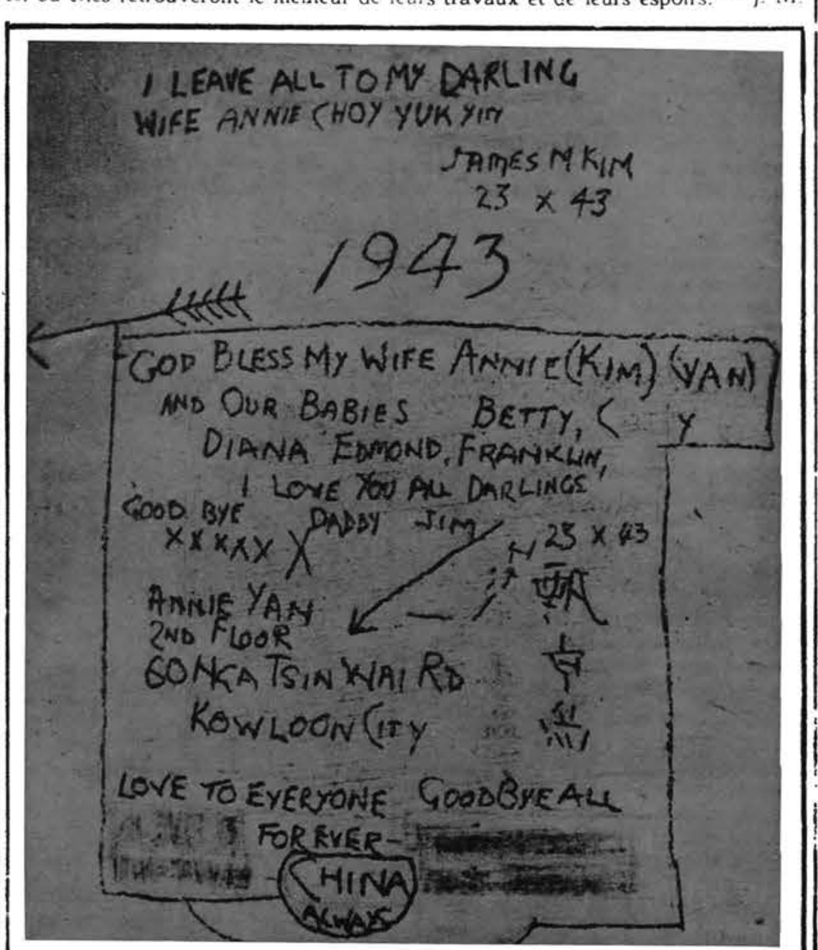
LA FEMME NOUVELLE

La presse d'Egypte, en continuelle évolution, vient de s'enrichir d'un périodique d'une présentation remarquable. Il s'agit de « La Femme Nouvelle », dont le titre résume le programme. Publiée sous la haute protection de S.A. la Princesse Chivékiar d'Egypte qui se consacre déjà à de nombreuses œuvres sociales, cette revue se propose de faire mieux connaître l'Egyptienne d'aujourd'hui, comment elle s'est défaite des entraves qui l'ont asservie si longtemps, son rôle dans la société moderne, ses activités et ses intentions.

C'est à Mme Doria Shafik qu'a été confiée la rédaction en chef de « La Femme Nouvelle » : docteur ès lettres, inspectrice de langue française à l'Education Nationale, elle ajoute à ses dons un talent sûr de journaliste. Le premier sommaire de la revue dont elle a la charge est, en effet, des mieux venus. Véritable messagère des activités féminines en Egypte, « La Femme Nouvelle » renseigne à chacune de ses pages abondamment illustrées et signées de noms notoires.

Universitaire, artiste ou suffragette, qu'elle s'occupe d'œuvres sociales ou de sa cuisine, la femme égyptienne, si moderne soit-elle, ne saurait se passer de chiffons et de frivolités. C'est pourquoi la revue, qui la représente désormais, consacre un grand nombre de ses pages à la mode, et cela avec un soin digne d'éloge.

Il est évident que le premier mérite de la parution de « La Femme Nouvelle », qui marquera une date dans la vie féminine en Egypte, revient à S.A. la Princesse Chivékiar, aux initiatives innombrables. Fondatrice ou présidente d'œuvres sociales qui contribuent au redressement moral et matériel de la population la plus déshéritée du pays, S.A. la Princesse Chivékiar n'a cessé de prodiguer ses biens, son temps, son cœur. Avec « La Femme Nouvelle », elle vient encore de doter les Egyptiennes d'une revue, en tous points parfaite, où elles retrouveront le meilleur de leurs travaux et de leurs espoirs. — J. M.



INSCRIPTIONS DE PRISONNIERS

Diverses inscriptions ont été trouvées sur les murs d'une prison de Hong-Kong où des soldats alliés se trouvaient internés. Les Japonais ont essayé sans résultat d'effacer ces écritures trop compromettantes.







SOLUTIONS

REPONDEZ VITE !

1. *Sa fille.* — 2. *Une seule ; car après l'avoir mangée, il n'est plus à jeun.* — 3. *Perdrix, bombyx, lynx, fox, sphinx.* — 4. 1,5 *billions. Milliard et billion sont synonymes.* — 5. *Le tabac.* — 6. *Six chats.* — 7. *L (aile), T (thé), O (eau).* — 8. *N R J (énergie).* — 9. *Gésir.* — 10. 22 + 2 = 24.

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Bedloe Island* (b). 2. — *Brenda Marshall* (c). 3. — 1879 (b).



Tailleur à jaquette trois-quarts à basque en forme très ample, surtout devant ; poches sur les hanches.

Manteau-redingote aux épaules en « portemanteau » et vastes emmanchures ; énorme ampleur dans la jupe.



Robe droite, à boutonnage asymétrique, à basque drapée et nouée sur un côté. L'effet est très heureux



Manteau droit, avec effet de col-écharpe bordé de fourrure descendant sous celle-ci jusqu'à l'ourlet du bas.

La mode de Paris

LIGNES ET TENDANCES POUR L'HIVER

A raison de trois collections par jour — parfois même quatre — chacune étant composée d'au moins quatre-vingts modèles, et durant trois semaines, la nouvelle mode de Paris naît actuellement. Voici les premières impressions recueillies d'après les collections de Jacques Costet, Marcelle Dormoy, Jacques Fath, Gaston, Jeanne Lanvin, Lucien Lelong, Madeleine de Kauch, Maggy Rouff, Madeleine Vramant.

Lignes générales : encolures basses, épaules très larges, poitrine haute et soulignée, taille de guêpe, hanches rondes. « C'est la silhouette de la saison dernière », penserez-vous. Non pas. Sur cette architecture qui, en effet, est demeurée et s'est même accentuée, de nouvelles techniques de coupe, d'assemblage des tissus, des détails d'ornementation ainsi que des emplacements qu'ils occupent ont modifié l'apparence de la mode féminine qui, dans son ensemble, est de sobre élégance, comme il convient à la saison hivernale.

Les diverses conceptions de largeur d'épaules et de montures de manches, la bataille entre l'ampleur et la ligne droite « près du corps », l'allongement notable des jupes (qui s'arrondissent à 44 centimètres du sol), sont les points dominants de ces changements. Viennent s'y ajouter la nouveauté des tissus aussi souples qu'épais, les coloris, les mélanges de teintes en rapprochements très neufs. Et encore les interprétations de lignes d'inspiration historique de l'époque 1860-1880 — qui sera peut-être la mode de demain — et une quantité de détails, fort gracieux et exquisement féminins, du XVIIIe siècle (coupes de décolletés, revers de poches, manches de longueur trois-quarts, choix de tissus, de coloris, juxtaposition de nuances).

Examinons plus en détail la silhouette. Les encolures sont basses, même celles des jaquettes tailleur et des manteaux. Ce sont de longs cols châle, des ouvertures en V prolongées très bas, en trapèze, en rectangle, en ovale, en cœur. Sur ces décolletés, peu appropriés à la saison, vient se poser, en gros relief, l'écharpe de laine, celle de soie brillante et claire, le collier de fourrure, de préférence en renard.

Les épaules sont droites, carrées, en portemanteau, en équerre, ou arrondies. Elles se terminent en pointe, en entonnoir net, ou dessinant un ou deux volants rappelant la pèlerine. Les manches sont partie intégrante du vêtement en diverses interprétations du kimono classique ; elles sont la continuation de l'empiècement devant et dans le dos ; elles sont montées raglan, dessinant une ou deux pointes, ou se prolongeant en ligne droite jusqu'à l'encolure. La monture, nette, large, forme un vaste ovale, à côté de manches montées simplement comme par le passé. Les manches elles-mêmes sont des plus diverses : large chemisier avec haut poignet ; cloche se drapant vers le bas comme si elle était trop longue ; entonnoir dans l'évasement duquel dépasse une « sous-manche » très ajustée ; large manche renflée au coude et reprise au poignet ; « pagode » de longueur trois-quarts, avec ou sans revers ; monastique recouvrant une partie de la main. Pour les robes, on voit des manches trois-quarts drapées en biais dans le haut et froncées à plat autour du coude. Retour marqué des revers de manches, ils sont petits, en velours noir, en rappel du col sur les jaquettes tailleur ; beaucoup plus grands en tissu qui se retourne ou en fourrure au bas des larges manches des manteaux.

Telles sont les lignes principales des « petites robes » que l'on verra cet hiver, assagies, presque toutes noires, en crêpe, en velours, en broché faille et satin dont les pékins dessinent des lignes horizontales. Elles ne comportent pour ainsi dire pas de garnitures ; parfois, une guipure blanche couvre le décolleté en carré, ou bien elle forme deux volants coquillés autour de la découpure en ovale. De longues écharpes faites du même crêpe que la robe sont plissées et drapées à plat sur le buste ; autour de l'encolure, à l'entour des épaules, du décolleté, elles se croisent d'une manière assez compliquée et s'évanouissent dans l'ampleur du buste. D'autres font des cravates, dont les pans croisés disparaissent dans les petites poches haut placées sur le buste ; d'autres encore, souvent bicolores, s'incrustent en deux bandes verticales en haut du buste et se terminent à l'ourlet de la jupe. Parfois, du velours noir sur du lainage noir en étroites bandes incrustées souligne le décolleté ou, incrusté en lignes horizontales parallèles, enrichit le corsage ajusté et les manches, qui peuvent être très volumineuses.

Les manteaux ajustés, de la catégorie des redingotes, continuent à montrer de l'ampleur surtout sur les côtés et devant. Certains manteaux dessinent la ligne dite « en diabolo », tant la taille est fine entre les épaules et la jupe si larges. Les manteaux droits sont plus amples que jamais ; le tout tombe en grosses masses alourdies par de larges manches : il faudra être de très grande taille pour les porter avec la majesté qu'ils exigent.

Les costumes tailleur sont très souples, souvent de forme tunique avec ceinture incrustée, la basque se détachant tout autour, parfois de façon plus accusée sur le devant. La longueur de ces basques varie des deux tiers aux sept huitièmes. Les jupes sont toutes droites, serrées, parfois agrémentées de quelques plis plats.

Pour le soir, il y a deux tendances : soit la robe montante, au corsage plat, ajusté, aux manches longues ou trois-quarts, dont la jupe ronde à gros plis couture rase la terre, soit la grande robe de style qui laisse les épaules nues, dont l'ampleur de jupe est obtenue non seulement par les fronces ou les godets en biais pratiqués dans le tissu, mais encore et surtout par la richesse du tissu « qui tient debout tout en étant d'une extraordinaire souplesse ».

Les coloris en vogue sont : le vert sombre, un vert émeraude très chaud ; les tons havane, du « tabac américain » blond au brun « cigare ». Des tons de fruits secs : corinthe, noisette, châtaigne ; de fruits frais : cerise, fraise, abricot très mur, banane. Le premier principalement. Le blanc mat de la craie ; les bleus : azur, turquoise vivante ou morte ; les jaunes paille et or ; un peu de marine dans la gamme R.A.F. ; du violet. Ce qui domine, c'est la note vive du vert vif émeraude de l'été dernier... et beaucoup de noir. Des mélanges animés : cerise et turquoise ; ou tout à fait neutres : brun et gris souris ; d'autres, très osés : violine, turquoise et rouille.

ROSE KALLMEYR



Petite robe au buste très ajusté et jupe ample montée à fronces sur la ligne des hanches ; manches volumineuses. Très en vogue.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

La crise des logements qui sévit en Egypte avec acuité n'est, paraît-il, qu'insignifiante auprès de la difficulté qu'ont les Parisiens à se trouver un appartement. Aussi la Cour d'Appel de Paris vient-elle de donner la permission aux couples en instance de divorce de partager la même habitation, la même chambre et jusqu'au même lit.

Voyez d'ici le spectacle, ma cousine. Le matin on s'est rencontré à l'audience du tribunal. Le mari s'est écrié :

— Je ne peux plus vivre avec ma femme, une seule minute, une seule. Toute ma vie a été avec elle un long purgatoire, et j'ai dû subir cela avec la plus complète résignation. Que voulez-vous ? J'atermoyais, je patientais encore, je remettais à plus tard le soin de prendre des dispositions graves, pensant qu'entre temps tout pourrait s'arranger et que ma moitié reviendrait à des sentiments meilleurs. Hélas ! je ne faisais que me fourvoyer, et la situation devenait tous les jours plus intenable.

La femme a riposté :

— Ne le croyez pas, Monsieur le Président. C'est moi, au contraire, qui fis figure de martyre. Ce monstre (elle désigne d'un doigt courroucé le mari qu'elle foudroie en même temps du regard) a littéralement anéanti en moi tout ce qu'il y avait de bon et d'humain. A cause de lui je ne voyais autour de moi que laideur et méchanceté. Je passais des nuits à pleurer, à me morfondre, à maudire le sort qui l'avait placé sur mon chemin. Et, non content de m'humilier, voilà que Monsieur s'amuse à me tromper, à se pavaner dans tous les lieux de plaisir avec des moins que rien et à raconter partout « que lorsqu'on avait une femme comme la sienne on avait le droit de se rattraper ailleurs ». Un jour, n'a-t-il pas été devant des amis jusqu'à me qualifier d'« affreuse mégère ! » Oui, Monsieur le Président, et cela accompagné d'un rire sardonique à vous tuer.

A ces mots, le mari sursaute :

— Ce n'est pas vrai. Tout au plus lui ai-je dit : « Tu es une véritable chipie ». Je ne vois pas ce qu'il y a de si infamant à cela ?

— Oses-tu nier que tu m'as giflée un soir parce que, ayant trouvé une occasion chez une couturière, j'avais acheté six robes pour exactement le prix de quatre, te faisant faire par là même une très sérieuse économie !

— Tu oublies cependant d'ajouter que, la veille même de ce jour mémorable, nous avions clôturé notre budget et que tu m'avais formellement promis de n'acquérir plus qu'une douzaine de bas, et que lorsque je te fis une remarque pour tes dépenses excessives tu me traitas de vieil avare, d'être dénaturé, de créature malfaisante ne songeant qu'à torturer son entourage avec un raffinement cruel.

Mais cessons là ces débats, ma cousine, et assistons au retour chez eux de ces époux en rupture de mariage et obligés de partager la même couche. Tout naturellement, ils ne s'adressent la parole que pour s'apostropher sans aménité.

— J'ai sommeil. Eteins la lumière !

C'est le mari qui parle. Il a eu une journée très chargée et ennuyeuse au possible avec cette séance au tribunal, et il n'aspire plus qu'à se plonger dans l'oubli des choses. Mais Madame, elle, n'a pas sommeil. Madame veut lire. Enfin Madame veut faire tout ce qui peut contrarier Monsieur.

— Je tiens à terminer ce roman qui me passionne. Si cela te gêne, tu n'as qu'à aller coucher au salon.

— Tu sais très bien que le canapé est trop étroit et aussi trop court. Je ne saurais fermer l'œil de la nuit.

— Alors va à l'hôtel.

— Si cela eût été possible, je n'aurais pas hésité à le faire de ma propre initiative, mais il n'y a même pas une salle de bains libre dans n'importe quel trou.

— Oh ! tu m'énerves à la fin ! On n'a donc plus la liberté chez soi ?

— Je crois pouvoir en dire autant, car jusqu'au prononcé du jugement de divorce je suis ici aussi bien chez moi que toi chez toi.

— Alors attends que j'aie fini de lire.

Excédé, Monsieur se précipite sur le bouton électrique. La chambre est plongée dans une obscurité totale. Cris de Madame suivis d'une scène violente dans le noir. Soudain, Madame voulant rallumer trébuche contre un fauteuil et se blesse au bras. Monsieur, inquiet, court chercher une bouteille d'alcool, du coton, de la teinture d'iode...

Au fond, ma cousine, tout cela pourrait très bien finir par une entente et la crise du logement être cause de réconciliations inespérées.

N'y a-t-il pas souvent un mal pour un bien ?...

Bien affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES



★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

L'ANNIVERSAIRE DE LA TERRE...



« Le premier jour, le Seigneur dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut... », nous ont appris les premières pages de l'*Histoire sainte*.

Six jours après, le Seigneur se croisait les bras pour se reposer d'avoir créé le monde qui, depuis, devait Lui donner bien du souci...

Mais à quand remonte cet événement capital ?

Les opinions des savants ont beaucoup différé là-dessus...

Dans son *Short History of the World*, H.G. Wells affirme que la théorie assurant que la terre n'est vieille que de six ou sept mille ans seulement est aujourd'hui considérée comme surannée et qu'il est universellement reconnu que le monde dans lequel nous vivons a, apparemment, existé depuis des temps infinis.

Cependant, en feuilletant récemment quelques livres anciens, nous avons découvert cette « théorie » rapportée par Andrew D. White :

Au dix-septième siècle, le Dr John Lightfoot, *vice-chancellor* de l'Université de Cambridge et l'un des plus éminents *hébraïsants* de son époque, a déclaré à la suite d'une longue et minutieuse étude des Ecritures que « le ciel et la terre, le centre et la circonférence furent créés ensemble, au même instant, en même temps que les nuages remplis d'eau », et que « l'homme fut créé par la Trinité, le 23 octobre, l'an 4004 avant Jésus-Christ, à 9 heures du matin » !...

S'il faut en croire l'éminent professeur Lightfoot, nous devrons donc célébrer, dans trois jours — et à 9 heures du matin, s'il vous plaît ! — notre anniversaire universel... Notre « machine ronde » sera, à ce moment-là, vieille de 5.950 ans !...

« LAPSUS AURICULÆ »...

Rappelons, à ce propos, l'anecdote suivante :

Devant un nombreux auditoire, un professeur faisait une conférence sur l'âge de la terre... A un moment donné, l'orateur, ponctuant sa phrase d'un grand geste, assura que le monde verrait sa fin, probablement, dans sept billions d'années...

— Combien d'années avez-vous dit ? s'écria une voix horrifiée, s'élevant de l'assistance.

— *Sept - billions - d'années !* répéta l'historien en articulant séparément chaque mot afin de bien se faire entendre par son interlocuteur.

— Grâce à Dieu, répliqua ce dernier ; vous me rassurez : j'ai cru entendre, un moment, que vous disiez sept *millions* !...

UN PSYCHIATRE CHEZ LES NAZIS

Après avoir guéri Gœring de la drogue à laquelle il s'adonnait, des médecins spéciaux sont en train de surveiller de très près Rudolf Hess dont la santé, paraît-il, laisse à désirer...

Depuis quelques semaines, un éminent psychiâtre américain donne ses soins aux quarante « prisonniers de Nuremberg ».

— La tension émotionnelle des prisonniers va croissant, a récemment déclaré le colonel Burton Andrus, geôlier de la prison, à mesure qu'approche le moment de leur jugement. Quant au psychiâtre, ses fonctions n'auront aucune relation avec les sentiments personnels des prisonniers. Sa tâche principale consistera à les surveiller soigneusement et à veiller à ce qu'ils ne tentent aucune ruse telle que la simulation de la folie au moment où s'ouvriront les fameux débats historiques des criminels de guerre.

« Nous pensons, en effet, que ces nazis sont capables de tout pour essayer de nous tromper... Ils peuvent feindre un effondrement nerveux, la folie ou n'importe quoi, afin de provoquer notre pitié ou notre sympathie et de sauver leur peau... »

Andrus a déjà observé de profonds changements psychologiques et physiques chez un grand nombre de ses... pensionnaires. Ainsi, après avoir été pendant quelque temps déprimés à la suite de leur transfert de la prison du Luxembourg à celle de Nuremberg, ils sont en général sortis de leur dépression et affectent des attitudes de fierté, de résignation ou d'indignation.

LA MACHINE A LIRE...



Les Américains sont en train de soumettre à un véritable examen psychologique les prisonniers de guerre allemands qui doivent être renvoyés en Allemagne où ils seront affectés à la police.

Il s'agit de s'assurer qu'aucun d'eux ne nourrit de sentiments nazis. Afin d'éviter toute erreur, les Américains utilisent, à cet effet, la fameuse « machine à détecter le mensonge » dont l'invention remonte déjà à quelques années.

Chaque violence imposée par l'individu à ses sentiments humains normaux se trahit par une imperceptible contradiction nerveuse. Un appareil électrique extrêmement sensible enregistre les frémissements des mains du « patient » et les vibrations s'inscrivent automatiquement sur une bande de papier en mouvement, à la façon du « ticker » télégraphique.

Employé dans l'instruction de nombreuses affaires criminelles, cet appareil a donné de bons résultats, ne se trompant que très rarement.

Ainsi, grâce à la science, les Nazis se verront encore une fois vaincus.

NOUVELLES DE FRANCE

▶ *Les rats et le téléphone* : Les Français économisant les vivres, utilisant les restes et tirant parti des moindres parcelles de matières alimentaires, les rats de Paris — écrit le journal *France* — ne trouvent plus, depuis de longs mois, dans les déchets des poubelles, la nourriture dont ils ont besoin.

Depuis l'occupation allemande, les rats ont donc — tout comme les hommes — recours aux *ersatz*. C'est ainsi qu'ils s'attaquent aux câbles téléphoniques tendus dans les égouts et sont particulièrement friands du caoutchouc isolateur. On estime qu'au cours des cinq dernières années, ils ont « consommé » 13.000 tonnes de caoutchouc et endommagé près de 16.000 kilomètres de lignes téléphoniques souterraines.

C'est pourquoi l'administration des P.T.T. a décidé d'organiser, dans les égouts, de grandes battues, et d'accorder des primes aux chasseurs de rats...

▶ *On recherche un drapeau* : On se souvient qu'un jour de mai de l'année 1943, en plein midi, un avion britannique laissa tomber au-dessus de l'Arc de Triomphe un grand drapeau tricolore. Geste symbolique de sympathie alliée grâce auquel, pour la première fois sous l'occupation allemande, un drapeau français flotta libre dans le ciel de la capitale.

Ce drapeau tomba sur le toit d'un immeuble, 28, avenue de la Grande Armée. Des policiers, alertés, en prirent immédiatement possession et, depuis lors, personne n'en entendit plus parler.

Comme on le comprend, les autorités alliées attachent une grande valeur à ce premier drapeau. Or, depuis la libération, se sont-elles vainement livrées à de minutieuses enquêtes : aucune n'a permis de retrouver la trace de l'emblème...

Les recherches se poursuivent toujours.

LE CARACTÈRE DE LA BRUYÈRE

Il y a quelques semaines, les cercles littéraires de France célébraient le tri-centenaire de la naissance, au cœur de Paris, dans l'île de la Cité, de La Bruyère... Des siècles ont passé et ses *Caractères* conservent toujours leur même actualité.

On sait que, s'échappant de Chantilly, La Bruyère avait coutume de fréquenter la boutique du libraire Michallet pour y feuilleter ses « nouveautés ». Un jour, il tira de sa poche un volumineux rouleau de papier et le lui présenta :

— Voulez-vous prendre ceci ?... Je ne sais pas si vous y trouverez votre compte, mais, en cas de succès, le produit sera pour ma gentille petite amie...

Cette petite amie n'était autre que la petite fille du libraire même. Quant au manuscrit, il avait pour titre *Les Caractères*.

La première édition parut en 1688 ; plusieurs autres suivirent à un rythme rapide. Michallet y « trouva son compte » — suivant les termes mêmes de La Bruyère — si heureusement que sa fille eut une très riche dot qui lui permit de faire un beau mariage... Le produit de la vente des *Caractères* lui fit, en effet, épouser un noble, M. de Juilly...

RIEN DE NOUVEAU...



La nouvelle que le professeur Piccard se préparerait à se lancer dans une nouvelle aventure stratosphérique nous rappelle cette conversation qui eut lieu il y a quelques années.

Quelques jours après avoir effectué son premier vol dans les hautes sphères, le professeur Piccard rencontra le Dr William Beebe qui venait, lui, de tenter une expérience similaire, mais dans le sens contraire, c'est-à-dire dans la bathysphère (le fond de l'océan).

— Alors, qu'avez-vous vu là-haut ? demanda Beebe.

— Aucun ange, fit Piccard. Et vous, qu'avez-vous trouvé en bas ?

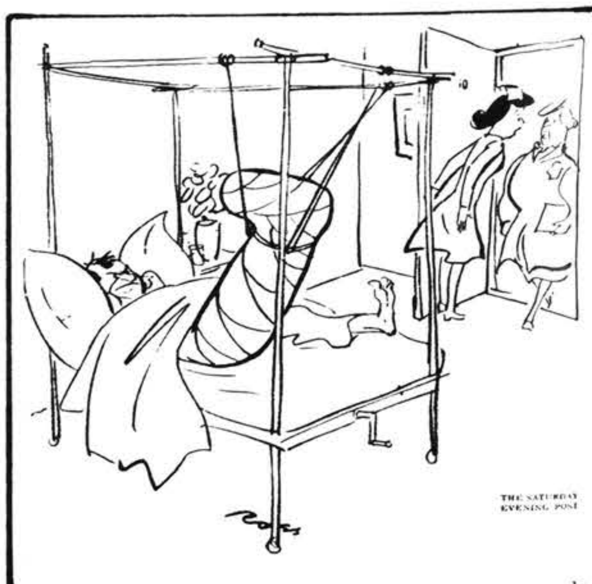
— Aucune sirène, rétorqua tranquillement Beebe.

PUBLICITÉ...

Un Américain et un Anglais discutaient ensemble sur les mérites de la publicité... L'Américain assurait que c'est à la publicité seule que revient le mérite de tout succès.

— Je n'arrive pas à en être convaincu, lui dit son interlocuteur... Comment pouvez-vous penser que la publicité puisse rendre une affaire florissante ?

— C'est bien simple, fit l'Américain. Une morue, par exemple, pond près de 10.000 œufs par jour, mais elle les pond en silence. Tandis qu'une poule, en pondant, fait le bruit de tous les diables... Personne n'achète des œufs de morue, mais presque tout le monde achète des œufs de poule...



— Il se porte bien, mais ne lui parlez pas de pelure de bananes.
(D'après « Saturday Evening Post »)

LES QUATRE PROCUREURS DE NUREMBERG

— S'il existe déjà une décision politique ou militaire pour exécuter les grands criminels de guerre, exécutons-les sans procès... Mais ne jugez jamais un homme si vous n'êtes pas en mesure d'établir sa culpabilité ! a récemment déclaré le juge Jackson, le délégué américain à la Commission pour la punition des criminels de guerre.

La semaine dernière, on nous a annoncé que les quatre représentants étaient déjà partis pour l'Allemagne afin de se préparer au grand procès qui ne tardera pas à s'ouvrir à Nuremberg... Jetons un coup d'œil rapide sur l'identité de ces « Quatre » :

▶ *Robert Jackson* (Etats-Unis) est le fils d'un fermier de Pensylvanie... Il fit ses études de droit dans une école new-yorkaise de second ordre, où il rencontra celle qui devait devenir sa femme. Puis il exerça sa profession d'avocat dans la petite ville de Jamestown. Un de ses deux enfants se maria dans la nombreuse famille Roosevelt... Son talent le signala à l'attention du président Roosevelt qui en fit son grand ami et lui proposa le poste de gouverneur de New-York, mais Jackson refusa... Certains pensèrent qu'il serait l'héritier spirituel de Roosevelt, mais, à la politique, Robert (Bob) Jackson a préféré la magistrature...

▶ *Sir David Maxwell Fyfe* (Grande-Bretagne) n'est âgé que de 44 ans. Il a lu tant d'ouvrages sur la vie de Napoléon qu'il commence à ressembler au « Petit Caporal »... Taciturne, mais gardant quand même un sourire en réserve pour certaines circonstances. Sir Maxwell qui était président du Comité de Reconstruction d'après-guerre du parti conservateur — dont il est un des membres les plus ardents — a été nommé à son poste actuel — où il touche une rétribution annuelle de £ 4.500 — par le dernier cabinet de Churchill.

▶ Contrastant complètement avec son collègue britannique, *Nikitchenko* (URSS) est un homme maigre, élancé, aux larges épaules, et qui paraît être un militaire en civil... Il sourit très rarement et ne parle que le russe au cours des réunions de la Commission.

▶ *François de Menthon*, le délégué français, a été nommé à son poste actuel au début du mois dernier, en remplacement de Robert Falco... Issu d'une vieille et noble famille française, de Menthon est professeur d'économie politique à l'Université de Nancy. Nommé ministre de la Justice à Alger, en juin 1943, il occupa son poste jusqu'au retour du gouvernement provisoire français à Paris. Et c'est alors qu'il fut remplacé par Pierre Teitgen au cours du premier remaniement du cabinet du général de Gaulle.

LA CHASSE AU CROCODILE



Savez-vous chasser le crocodile ? C'est la chose la plus simple au monde, à en croire ce soldat américain qui racontait, l'autre jour, à un ami que, pour pouvoir mettre la main sur un saurien, il suffisait d'avoir un télescope, une boite d'allumettes, des pincettes, un livre ennuyeux et deux valises...

Comme l'ami s'étonnait de cette énumération, le brave chasseur lui expliqua :

— C'est bien simple. D'abord, tu prends tes valises et tu vas t'installer dans une région infestée de crocodiles. Tu dresses ta tente, puis tu t'en vas à la recherche de ton saurien. Dès que tu en vois un, tu fais aussitôt demi-tour et tu te mets à courir vers ta tente. Tu y pénètres rapidement, tu prends ton « bouquin » ennuyeux, et tu te mets à lire... Quelques minutes plus tard, tu es complètement endormi.

« Entre temps, le crocodile retrouve ta trace à travers la jungle, pénètre dans ta tente et se trouve à quelques pas de toi... Maintenant, fais bien attention... Le crocodile est un animal curieux de nature. Il remarque la présence du livre près de toi. Il s'en approche et se met à lire... Le livre étant très ennuyeux, lui aussi s'endort. Mais comme tu t'es endormi avant lui, il est tout naturel que tu te réveilles également avant lui... Et c'est alors l'occasion que tu attendais pour attraper le crocodile... Tu me diras qu'il est trop grand pour pouvoir être capturé par toi tout seul... Attends, c'est bien plus facile que tu ne le crois...

« Dès que tu ouvres les yeux, tu prends ton télescope et tu regardes ton crocodile du côté qui éloigne l'objectif au lieu de le rapprocher... Tu te mets à ajuster ton télescope jusqu'à ce que tu voies ton crocodile réduit à une dimension d'insecte... Tu prends alors tes pincettes, tu l'attrapes et tu le mets dans ta boîte d'allumettes.

« Puis tu fais tes malles et tu reviens...

« C'est comme ça, mon vieux, que l'on chasse les crocodiles... »

Notre soldat américain a bien l'air de venir de Marseille...

LA FLOTTE FRANÇAISE

Le gouvernement français a réclamé, récemment, une partie de la flotte italienne pour compenser les unités perdues au cours de la guerre... Voici, à ce propos, un tableau indiquant l'état actuel de la flotte française et les pertes qu'elle a subies durant la guerre :

Pertes de guerre	Actuellement en service
Navires de ligne : 2 (sabordés à Toulon)	4 (dont 2 de 35.000 tonnes)
Porte-avions : 2 (dont 1 sabordé à Toulon)	2 (dont 1 cédé par la marine britannique)
Croiseurs : 9 (dont 2 sabordés à Toulon)	14 (dont 4 croiseurs légers)
Contre-torpilleurs : 22 (dont 15 sabordés à Toulon)	3
Torpilleurs : 28 (dont 13 sabordés à Toulon)	14
Sous-marins : 39 (dont 14 sabordés à Toulon)	28
Avisos, patrouilleurs, chasseurs, croiseurs auxiliaires, etc. : une centaine	Environ 200, dont une grande partie cédée par les Alliés.

Sur les unités perdues, on estime que 300.000 tonnes pourront être renflouées.

LES FAVORITES...

Les derniers préparatifs sont en train d'être mis au point en vue du grand procès des criminels de guerre qui aura lieu au début du mois prochain à Nuremberg. Un certain nombre de femmes qui avaient été les maîtresses des chefs nazis ont été récemment transférées dans cette ville.

— Elles sont interrogées en vue de recueillir des preuves qui seront utiles contre les Nazis, a déclaré, l'autre jour, le colonel John Harlan Amen, chargé par la Commission des Crimes de Guerre de recueillir les dépositions et de constituer les dossiers des « criminels ».

Cependant le colonel Amen refusa de révéler le nom de ces femmes ainsi que celui des inculpés avec lesquels elles avaient été associées.

Il révéla, par ailleurs, que plus de cinquante inculpés et témoins se trouvent déjà à Nuremberg, et qu'il est très possible qu'il s'en trouve plus de cent sous les verrous au moment où le premier procès s'ouvrira.

— Nos enquêteurs découvrent chaque jour de nouvelles preuves et recueillent de nouveaux témoignages, dit-il. Tout un groupe de spécialistes a été affecté à ce travail. L'Amérique, à elle seule, a 35 enquêteurs en service, affectés spécialement à l'interrogatoire des inculpés et des témoins.

GRAINS DE SAGESSE...

▶ L'Expérience est ce qui vous reste quand vous avez tout perdu.

▶ Le bonheur est cette curieuse sensation que vous éprouvez quand vous êtes trop occupé pour vous sentir malheureux.

▶ Le meilleur endroit où vous pourriez trouver une main secourable est au bout de votre poignet.

▶ Un homme riche est celui qui ne craint pas de demander au vendeur de lui montrer une marchandise meilleur marché.

▶ Les amis sont des gens qui éprouvent de l'antipathie pour les mêmes personnes.

▶ Plus d'un pense qu'il a un esprit ouvert quand il n'est que vide.

▶ Les dix meilleures années de la vie d'une femme sont celles qui sont entre 28 et 30 ans !

N. A.

DÉLASSONS-NOUS

REPONDEZ VITE !

1. — Quelle est la parenté existant entre un enfant et son propre père, quand il n'est pas le fils de son propre père ?

2. — Après un copieux repas, un homme peut encore manger une douzaine d'huîtres. Combien pourrait-il manger d'huîtres s'il était à jeun ?

3. — Pouvez-vous désigner quatre animaux dont le nom se termine par la lettre *x* ?

4. — Combien faut-il de billions pour faire un milliard et demi ?

5. — Quelle est la plante, cultivée dans presque tous les pays civilisés, qui ne sert ni à l'alimentation, ni à l'habillement, ni au chauffage et qu'on voit pourtant dans presque toutes les rues, tous les jours de l'année ?

6. — Six chats attrapent six souris en six minutes. Combien faudra-t-il de chats pour attraper soixante souris en soixante minutes ?

7. — Quelles sont les trois boissons que l'on peut désigner en employant, pour chacune, une seule lettre de l'alphabet ?

8. — Quelles sont les trois lettres de l'alphabet dont la réunion donne une impression certaine de puissance ?

9. — Pour indiquer qu'un homme était couché, on peut dire : *il gisait*. Quel est l'infinitif du verbe ainsi employé ?

10. — Comment peut-on placer trois 2 de manière à obtenir 24 ?

LE BONHEUR DANS LE MARIAGE

Surtout, rendez votre vie, vos mœurs et conditions, conformes à celles de votre mari, et n'ayez nulle propre et péculière passion et action que pour lui, qu'à ce qui le touche, soit en son entretien, soit en ses mœurs, soit en sa conversation, donnant ordre que vos façons de faire ne lui soient dures, fâcheuses, ni ennuyeuses, ains plaisantes, agréables et accordantes à tout ce qu'il voudra.

Nicolas Pasquier

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

La Bruyère

AU BAL

A son premier bal, une jeune fille dit : « Marché-je bien ? Tomberai-je en dansant ? »

Au second : « M'a-t-on trouvée jolie ? Ai-je eu du succès ? »

Au troisième : « Les lumières étaient splendides, la musique délicieuse ; j'ai dansé toutes les fois, mes pieds allaient, j'étais comme grise. »

Au quatrième : « Suis-je au goût de M. X..., dont le père est si riche ? »

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : Il musardait. *Dites* : Il musait.

Ne dites pas : Il n'a pas retrouvé son frère et sa sœur. *Dites* : Il n'a retrouvé ni son frère ni sa sœur.

Ne dites pas : A la Noël. *Dites* : A Noël.

Ne dites pas : Rentrer une couture. *Dites* : Rentraire une couture.

Ne dites pas : Où reste-t-il ? *Dites* : Où demeure-t-il ?

Ne dites pas : Il faut reviser un procès. *Dites* : Il faut reviser ce procès.

Ne dites pas : Il paie ric-rac. *Dites* : Il paie ric-à-rac.

Ne dites pas : Il n'est rien de moins que... *Dites* : Il n'est rien moins que...

Ne dites pas : Nous ne sachons pas que... *Dites* : Nous ne sachions pas que...

L'ESPRIT DE JEAN FINOT

• Ce sont les êtres les plus chers aux grands vieillards qui précipitent, sans y penser, leur fin. « Comment, grand-père, tu manges encore ? tu marches, tu dors, tu travailles ?... » Et le pauvre homme finit à la suite de toutes ces sollicitudes déplacées par cesser de travailler, de manger, de marcher ou de dormir.

• Il en est du progrès du bonheur comme du progrès biologique en général. Insaisissable, lorsqu'on l'examine par ses petits côtés, il devient évident, lorsqu'on le considère sur une grande échelle.

• Une des raisons principales de la disparition des hommes avant cent ans est l'idée fausse que quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans signifient la limite extrême de notre vie terrestre.

PHOTOS-DEVINETTES





Cette statue se dresse à New-York sur :
a) Manhattan
b) Bedloe Island
c) Governor's Island
d) Long Island

Reconnaissez-vous cette vedette ? C'est :
a) Sylvia Sidney
b) Helen Hayes
c) Brenda Marshall
d) Katharine Hepburn

Cette scène d'adieu se passait en :
a) 1809
b) 1879
c) 1909
d) 1919

RIONS

Leçon de musique.
Le professeur. — Voyons, mademoiselle, dites-moi, qu'est-ce qu'il y a après le « sol » ?
L'élève. — Le sous-sol !

•

La maman. — Si tu es sage, tu iras au paradis ; si tu es méchant, tu iras en enfer.
Toto. — Bon. Mais tout ça ne me dit pas ce que je dois faire pour aller au cinéma.

•

Le père. — Je voudrais te présenter à Mlle Lucie. Elle est intelligente, elle sait cuisiner, laver, tenir un ménage, elle aime les enfants...
Le fils. — Assez ! j'ai compris. Elle n'a pas de dot, n'est-ce pas ?

•

— Encore un apéritif ?
— Non, ça ferait le cinquième.
— Ça n'a pas d'importance.
— Si. J'ai déménagé et je ne suis pas habitué à l'escalier de ma nouvelle maison.

•

La femme. — Tu m'as dit : fais-moi de la bonne cuisine et je te ferai une surprise agréable. ... ous
Le mari. — Eh bien ! oui, ma chérie, on va renvoyer la bonne !.

•

— Moi, si un créancier m'écrit pour me réclamer de l'argent, je cesse immédiatement de le payer.
— Et s'il ne t'écrit pas ?
— J'attends qu'il m'écrive.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)